

ELLE.

1.

Elle plongeait le visage dans l'eau froide, qui s'échappa un peu des côtés du lavabo. Cela lui fit du bien, et elle resta un moment encore immobile, les mains posées sur les rebords de faïence blanche. Elle ne pensait pas pouvoir être enceinte. Elle n'avait pas d'amant, pas de mari; elle se lamentait parfois de cette situation, sans exagérer. Soupirant à l'idée de ce qu'une vie sexuelle pourrait lui apporter, elle aspirait simplement, mollement, à ne plus être seule. Mais malgré cette sorte d'apathie, elle se surprenait au matin du quatrième jour de son deuxième mois de grossesse, prise de nausée. Elle, jamais absente du travail, avait dû s'avouer vaincue, avait dû rester chez elle, après être allée acheter, entre fierté, pudeur et un peu de honte, le test idoine. Face au sigle positif bleuté, elle ne s'était posé aucune question, sans doute par gêne de ne pas avoir de réponse: quelle importance ? Ce qui comptait maintenant, c'était son ventre. Elle pensa à des petites chaussettes bleues, ou roses.

Elle avait encore de l'air dans les poumons, qu'elle commença à laisser sortir par petites bulles. Enceinte. Dans le mot même elle trouvait une sorte de plénitude ; elle faisait le tour de quelque chose, enfin, elle délaissait les essais au profit d'une parfaite création, d'un aboutissement, de quelque chose qui lui survivrait. Enceinte. Elle avait peur aussi, parce qu'il lui fallait être mère - parce qu'il y avait une impatience, une attente, quelque chose à résoudre. En équilibre entre cette peur et cette plénitude, elle se décida à ne pas considérer sa situation, pas plus qu'elle ne voulait chercher le nom du procréateur. Telle qu'elle avait vécue,

elle aurait sûrement repensé mille fois ces hésitations ; mais il lui fallait maintenant être, être mère, être quelqu'un, pour quelqu'un.

Avoir un enfant est sans doute la meilleure façon d'actualiser une vie, lança-t-elle face à la glace, théâtrale. Quelques gouttes glissaient sur ses joues, se décrochaient de sa peau et tombaient jusque dans l'eau, en faisant des petits bruits légers et ronds. Mais les grands mots, les grandes phrases, cèdent vite la priorité au quotidien, reprit-elle dans un silence : assise maintenant sur le bord de la baignoire, le test encore en main, Elle pense à sa situation, considère sa vie, considère son avenir, pense avoir fait le tour de la question. Elle sourit déjà, la surprise presque digérée : elle imagine l'enfant se brossant les dents, en pyjama, un peu endormi, pointe des pieds nus pressant le carrelage froid, les minuscules orteils frisant les poils longs du tapis de bain épais alors qu'il s'essuie la bouche. Elle allait être une mère, et elle le ferait bien, même si le pari était risqué.

En se relevant, elle eut cette pensée désagréable : dans la routine d'une vie de province, sans autre perspective que la seule apparition d'un enfant, elle était seule et presque quadragénaire, et avec pour seul bagage cet amour-là, pas encore au monde. Mais elle refusa l'amertume : cet enfant allait être le début, le début d'une histoire, le début d'une belle histoire... Tout allait naître. Elle prit confiance, et regarda une nouvelle fois le reflet si séduisant, de confiance, de couleurs, que le petit miroir de sa salle de bain lui proposait.

Elle travaillait dans les trains français. Chaque jour, elle déroulait un texte, craché par les haut-parleurs de mauvaise qualité des wagons, qui devait avertir les voyageurs qu'ils pouvaient acheter un café ou un sandwich dans le wagon-restaurant qu'elle occupait. Elle savait sa voix souvent perçue comme une agression, entendue malgré soi, rarement écoutée. Elle était payée pour rompre un silence qu'elle trouvait réconfortant, et peut-être même beau, parfois. Elle hésitait même de temps en temps, sans que personne ne s'en rende compte, à exécuter sa petite chanson.

Écartant d'un geste négligé du pied le pèse-personne, le coinçant tout contre le panier à linge, elle avait relevé son pull, et découvert son ventre. L'éclat que renvoyait l'émail blanc du lavabo le rendait plus pâle qu'il ne l'était vraiment. Il lui semblait qu'il était déjà tendu, qu'elle avait déjà les seins lourds, les reins endoloris, quand elle était encore loin du terme. Repensant au travail, elle entendait l'habituelle monotonie de son ton, dans son petit encart publicitaire, se teinter de sueur et de nausée ; elle savait que malgré les heures usées à grande vitesse, sa voix changerait, elle serait plus douce, plus chaude; qu'elle ne serait plus aussi attentive, plus aussi attentionnée envers ses clients; qu'elle finirait par ne plus vouloir partir, par ne plus vouloir se forcer, qu'elle ne voudrait jamais être autre chose que ce qu'elle allait être pour son enfant ; et qu'elle abandonnerait, finalement.

Elle s'était déjà résolue : elle allait vite arrêter de travailler. Ses collègues ne saisiraient sans doute pas l'urgence. Elle ne jugeait pas important qu'ils le fassent. Elle seule savait ce qu'il fallait faire. Il te faut un mari, allait dire sa mère, un homme, allait dire

son père, quelqu'un, allaient dire les autres : mais elle savait qu'elle n'avait véritablement qu'à attendre, qu'ils se taisent, qu'elle leur prouve, qu'ils oublient. Et elle savait que cette attente durerait maintenant sept mois.

Sa vie de célibataire l'avait fait accumuler une épargne conséquente, que les quelques achats qu'elle s'octroyait de temps à autre n'avaient pas réussi à fragiliser. Elle comprit un peu de l'ironie de la situation, alors qu'elle tâchait d'anticiper ses dépenses: sa solitude avait préparé au mieux les mois de grossesse qu'elle allait vivre. Elle s'avoua cependant, en se glissant du bout des doigts deux mèches de cheveux derrière les oreilles, qu'il aurait pu lui arriver de guetter, derrière son comptoir de plastique, un petit embonpoint, un léger plissement des lèvres ou des yeux, un peu de corne ou de cicatrices sur les mains, quelques indices qui auraient pu lui indiquer un semblant d'humanité paternelle, douillette, chaude et rugueuse, presque laineuse, parmi ses clients. En permanence les hommes auraient défilé, daignant parfois lui tendre un sourire alors qu'elle leur rendait la monnaie, avant de s'enfuir, de s'affairer, de se presser, d'éviter d'avoir un âge ; mais définitivement, elle pensa que cette attente ne lui aurait apporté que déception, que cette chasse allait détourner son attention, allait lui créer un manque quand son utérus couvait la raison suffisante du reste de son existence.

Elle pensa aux hommes qu'elle avait croisés ainsi. Elle vomissait parce qu'elle accueillait temporairement un peu de vie ; eux vomissaient à trop boire de café, et à ne plus supporter le bercement régulier du train – comme si leur corps leur adressait un rappel qu'ils jugeaient immédiatement insupportable. De

l'autre côté de son ventre, quelques femmes aussi passaient leur temps à le perdre, et peut-être même que certaines, bien que mères, voulaient encore pousser ce jeu absurde un peu plus longtemps, pour durer comme l'homme dure. Elle ne les comprenait pas, ne les comprendrait jamais. Elle se flattait de réussir de telles analyses, et elle décida, en même temps qu'elle dressait ce bilan, qu'il était temps qu'elle prenne ses distances avec ce monde-là : c'était ici une activité humainement salubre, qui sonnait comme l'écho d'un vieux catéchisme rassurant, que de se consacrer à plein temps à l'épanouissement de son fils.

Car Elle attendait un fils. Une fille, reconnut-elle en refermant derrière elle la porte de la salle de bain, serait une naissance décevante.

Elle préférait la simplicité des évidences génétiques à des explications psychologiques, ou idéologiques. C'était là sa réponse, qu'elle admettait commode, sinon vraie, à la plupart des grandes interrogations : dans le gène, elle trouvait toutes les excuses, toutes les causes, toutes les nécessités. Elle était moderne, avait-elle entendu : elle croyait en des évidences si fortes, qu'elles évitaient toutes les questions.

Elle était la seule fille d'une famille de garçons, qu'ils soient frères, oncles, cousins. Les mères, quand il s'agissait de considérer l'arbre généalogique, ne paraissaient être que des exceptions procréatrices. Mais surtout, elle sentait battre en elle une vie masculine, qu'elle percevait comme un juste retour à une tradition familiale ancienne. L'amant qui avait fait d'elle une mère pouvait venir d'une famille de femmes: la circonstance n'avait

pas de poids face à la force de son tissu génétique. Elle était sûre d'elle, et voulait ne laisser aucune place au hasard dans sa grossesse. Rien n'existe sans raison, conclut-elle avec délectation, ravie de voir que la situation la rendait peut-être plus moderne encore, et presque philosophe.

Elle était au centre, au centre d'elle-même, au cœur de ce qu'elle était, enfin. Tournée vers son ventre, la bouche pleine de mots rassurants, elle considérait maintenant cette vie en devenir comme la chose la plus précieuse au monde, et elle sentit, sans trop savoir vraiment se l'expliquer, qu'elle avait paradoxalement enfin plus de place pour laisser s'exprimer une première personne, sa première personne, délaissée pendant longtemps - trop longtemps, assumait-elle en songeant avec plaisir à ce qu'elle avait lu dans ses magazines féminins, dont les papiers glacés garnissaient sa bibliothèque, qu'elle nourrissait ainsi consciencieusement chaque mois. Elle crut, dans la ferveur béate de l'instant, qu'elle était un personnage dont les traits allaient s'épaissir, une silhouette dont les contours s'accentueraient, malgré l'apparent immobilisme de ses habitudes, mais grâce, sans doute, au ventre qui grossirait de jour en jour. Parce que le *tu* qu'elle allait polir supposait, à l'évidence, un *je* suffisamment palpable; ce n'était pas important.

*

Elle, en sortant du bureau de la directrice du personnel, ne pouvait s'empêcher de sentir la délivrance que sa démission représentait. Le travail ne lui avait pourtant pas fait, jusqu'ici, l'effet d'une contrainte : mais d'un jour chassant l'autre, elle

passait aux jours que l'on compte, et qui comptent. Elle s'était répétée la phrase plusieurs fois, et elle avait adoré les yeux de sa supérieure, alors qu'elle lui faisait part de sa décision, solennelle, irrévocable. De la même façon, elle avait adoré l'incompréhension muette, bras ballants, de ses collègues alors qu'ils la voyaient partir, et qu'elle laissait son uniforme à la secrétaire, la directrice du personnel lui criant du fond de son bureau de réfléchir, tout de même. Mais Elle se délectait de faire de sa grossesse l'unique raison de cet abandon de poste : « Je suis enceinte » devenait la première preuve de l'existence de son fils.

Elle ne voulait cependant pas n'être que le moyen de cette naissance à venir ; mais au moment précis de l'entrée tonitruante de son fils dans le monde réel, par effet d'annonce, elle devenait mère, elle occupait une place qu'on lui avait toujours refusée : elle allait enfin être au cœur de la rumeur, des ragots, des on-dit, des bruits de couloirs. L'aspect dramatique qu'elle donnait aux événements la ravissait, alors qu'elle franchissait l'une des dernières portes vitrées des bureaux de la direction : enceinte et au travail, elle n'aurait eu droit qu'au banal défilé des félicitations, et à quelques chuchotements à propos de la paternité ; enceinte et effacée dans un claquement de porte, les interrogations allaient noyer le service. Sa lettre de démission n'avait que trois lignes : elle se satisfaisait d'imaginer les renflements que connaîtrait sa vie aux yeux des autres. Dans le bus elle se répéta qu'elle prendrait goût au bouillon de soupçons que ce petit monde allait alimenter. Elle souriait béatement, contente d'elle et des phrases qu'elle trouvait pour se mettre en scène.

Et puis, plus rien. Plus rien qu'elle, plus rien que ses tisanes du matin, ses magazines, ses petites habitudes, les épluchures sur la table vers onze heure, le sifflement de la cocotte minute, celui de la théière, la télévision, et son ventre. Les jours et les nuits s'enchaînaient comme passent les silences dans une conversation entre gens sans autre politesse que celle de l'habitude. Elle voulait qu'ils soient déjà amis, qu'ils soient déjà amour. Le téléphone sonnait par intermittence, comme les rappels réguliers qu'il y avait une vie, hors d'ici, hors d'elle, hors de cette intérieur chaud, doux, vierge. Mais il renforçait d'autant le silence qui l'entourait, et la comblait peu à peu.

*

À mesure qu'elle se glissait dans la peau de cette ombre, de cette enveloppe, elle oubliait sa vie d'avant, celle où elle était une femme comme les autres, une femme ordinaire, qui ne se détachait pas du fond commun, terne et monochrome, appréciant les histoires faciles, les cadres tout faits, les schémas conventionnels. Une semaine était passée, et elle souriait chaque matin de se voir les joues qu'elle trouvait rosies, de scruter ses formes qu'elle pensait voir s'arrondir – et tant pis si elle était cernée, c'était la preuve de nuits passées à vivre. Vivre était le mot qu'elle préférait: il surgissait, presque au hasard, et la réchauffait. Elle scrutait ses envies, elle guettait les mouvements involontaires, et son corps devenait l'objet d'observation unique d'une attention qui ne se relâchait jamais. Ce qui la sauvait de l'ennui, c'était ce petit être encore malgré tout conditionnel, et la lecture. Jamais elle n'avait eu autant envie de lire.

Sa bibliothèque personnelle – où s'entassaient principalement ses collections de magazines, des manuels sur le point de croix offerts à Noël ou pour l'un de ses anniversaires, l'unique photo des rares amis qu'elle avait depuis longtemps perdus de vue, des babioles diverses, porte-encens incongrus, quelques livres de poches, vieux déjà du lycée –, s'était vite avérée insuffisante, ou du moins insatisfaisante : l'*Education sentimentale* n'était sans doute pas un mauvais roman, mais elle aurait préféré une histoire d'amour vécu, des choses simples de la vie. Elle voulait du sens propre, un plaisir simple; elle se serait même contentée d'histoires tristes, de femmes seules, de violences banales ou de crises sommaires: elle voulait lire ce qui aurait pu être une vie, pas seulement de la littérature. C'était ce qu'elle disait déjà, plus jeune, à l'oral du bac; et en souriant à ce souvenir, elle repensa à ses parents, à ses années de lycée: elles lui paraissaient encore fraîches, et elle voulut un instant savoir ce que son fils allait connaître. Elle voulut connaître son rire, savoir les épreuves qui l'attendaient. Elle éternua à cause de la poussière remuée, remplaçant Flaubert et le *Profil* rouge qu'elle avait gardée.

Elle voulait des auteurs modernes, ceux dont elle avait vite oublié le nom mais qu'on vantait dans ses magazines. Elle s'était autorisé une excursion à la bibliothèque. Elle savait ce qu'elle voulait avec précision: une héroïne, du silence, de l'enfant, de l'éducation, de la naissance, en somme, un peu d'elle-même chaque fois. Elle le lisait dans les encarts littéraires, entre conseils mode, horoscopes, et conseils beauté: il fallait se privilégier. Sans doute parce qu'elle débordait de temps, elle élaborait un plan, comme une sorte de recette, aux ingrédients

choisis selon ses attentes : prendre le bus vers 10h30, pour arriver vers 10h45 ; entrer, se diriger vers le rayon des romans pour adultes ; flâner quelques instants; prendre les trois premiers titres de la liste établie par ses soins, scrupuleusement nourrie des conseils de ses magazines. Souscrire ensuite à un abonnement mensuel, enregistrer ces trois premiers titres, puis sortir, reprendre le bus, rentrer. Et, vers 11h30, reprendre sa grossesse.

Elle se trouva délicieusement étrange d'avoir tout planifié ainsi. Le plan avait été suivi à la lettre : elle emporta donc trois livres avec elle. Plusieurs fois, alors que la bibliothécaire s'en était allé chercher elle ne savait quelle feuille administrative, Elle se mit à penser, regardant l'étendue des rayons, que lire n'était jamais une affaire de choix, mais bien toujours de circonstances, et elle haussa les épaules.

Les lectures qui allaient venir, Elle les ferait parce qu'elle avait décidée d'être dépendante des conseils de ses magazines, mais aussi des acquisitions passées de la bibliothèque, des emprunts du moment, des sorties de rayon pour réparation, des erreurs de rangement, finalement, des choix et des humeurs du monde tissé autour de la bibliothèque, par les personnes innombrables qui la fréquentaient depuis toujours. Elle considérait ces éléments avec la négligence que lui permettait sa vie nouvelle ; et elle aimait se soumettre à l'aléatoire du monde par ces livres, par ces fenêtres ouvertes au hasard, qu'elle pouvait refermer et rouvrir à loisir. Elle avait lu, plus jeune, une phrase mieux faite que celle-là ; mais les mots ne revenaient pas. Ce qu'elle aimait aussi, c'était sentir que ses lectures étaient presque sans raison,

sans cause, sans origine, sans motivation, incapables de parasiter l'existence chaque jour plus palpable de son fils ; car il était lui seul la cause de tout, la raison de tout, l'origine de tout. Ce n'était là que des détails: elle jugea vite qu'elle avait bien fait, et se sentit un peu intriguée, presque impatiente de lire.

*

De retour dans sa cuisine, les livres posés sur la console en bois blanc de l'entrée, s'apprêtant à se saisir d'un couteau économe et de quelques pommes de terre, Elle tenta de mettre en ordre l'effet qu'elle avait pu produire sur le monde, en sortant chercher ces nouvelles lectures. Que s'étaient dit le chauffeur du bus, la vieille retraitée tendue, la bibliothécaire, cet homme en imperméable gris occupé à fouiller le coin des livres pour enfants ? Qu'avaient-ils pensé, alors qu'elle se laissait aller à la découverte, alors qu'elle sortait la première fois depuis qu'elle s'était trouvée enceinte ? Avaient-ils deviné ? Non, bien sûr que non, impossible sans rondeur véritable au ventre. Elle voulait comprendre la place qui était la sienne à présent; elle se posait des questions qu'elle jugea peu naturelles, finalement, car tout cela viendrait.

Les pommes de terre étaient toutes épluchées. Elle les mit dans la casserole, et les couvrit d'eau. Elle s'était légèrement coupé l'index : des petits grains de sel s'étaient logés dans l'entaille, et le picotement lui en avait fait prendre conscience. Elle passa le doigt sous l'eau, l'entoura d'un morceau de papier absorbant, et jugea qu'elle s'était trop laissée entraîner par ses pensées. Soudain, la pluie se mit à tomber fort sur les rebords en tôle de la

fenêtre de sa cuisine, faisant comme de légers coups de marteaux. Baissant le feu, réduisant l'eau à des petits bouillons où dansaient gaiement les morceaux de pommes de terre, Elle partit s'installer dans le salon, en attendant le déjeuner.

Celui-ci était décoré avec goût, se dit-elle avec satisfaction : le large canapé avec méridienne gris-noir, le grand miroir à feuilles de vigne en fer forgé accroché au mur, la table basse carrée en verre, le tapis de laine beige épaisse, posé sur le parquet clair qui couvrait l'ensemble de la surface de son appartement, le buffet bas, en bois noir laqué, le large chandelier en fer blanc qu'elle s'était offert le Noël précédent, tout cela se mariait à merveille, pensa-t-elle, et elle prit le temps de se considérer, elle, au milieu de ce décor de catalogue. Définitivement, elle était l'écrin de velours rouge qui entourait la pierre précieuse, sur laquelle le regard se fixait inmanquablement, malgré l'espace immense de la vitrine ; et elle se vit dans ce décorum moyen, si rationnel, si cousu, si doré, si faussement brillant, alors qu'elle portait en son ventre la plus vivante des attentes.

La pluie, dehors, redoubla d'intensité. Elle s'était installée à la droite du canapé, avait saisi le petit coussin rond, et l'avait placé dans l'étreinte de ses bras croisés. Elle avait aussi replié ses jambes fines, et, ainsi blottie, elle contempla ce qui s'apparentait à un déluge, qui faisait couler l'eau sur ses vitres et noyait le monde dans le flou. Elle écoutait le battement irrégulier des gouttes contre les rambardes en métal, sur les balconnets ; elle sentait la chaleur se concentrer dans le coussin, le serra encore un peu plus, et bascula sa tête en avant, jusqu'à ce que ses lèvres le touchent. Son souffle était calme, apaisé, et seule la

petite coupure sur son doigt la gênait. Elle resta ainsi quelques minutes ; elle trouva le temps long, et les secondes lentes ; mais le temps ne l'oppressait plus ; et il fallut que le minuteur sonna pour qu'elle se décida à s'extraire de cette sorte de torpeur, dont elle ressentit encore un peu les effets jusqu'au début de l'après-midi.

*

Elle, par lassitude, finit par marmonner une sorte de condamnation molle, alors qu'elle étendait le torchon humide sur le dossier de la chaise. Elle se sentit vide, de dépit et de consternation. Le monde allait mal : d'un geste lent, presque trop décomposé, elle appuya sur le bouton de la radio, la faisant taire, elle et ses mots sombres, crût-elle s'entendre dire, répétant sans s'en rendre compte des mots qui n'avaient jamais été les siens. Dans quel monde vivra-t-on ? Elle posa sa main sur le bas du ventre. La chaleur qui perça à travers ses vêtements, caressant sa paume, lui donna un peu de courage – de quoi se glisser jusqu'à la chambre, pour dormir un peu.

Le réveil clignotait lentement, marquant les secondes, tandis qu'elle faisait tourner la manivelle du store, jusqu'à ce que la lumière filtre entre les interstices des volets, faisant comme de petits trous sur le fond gris de la pénombre douillette. Elle mettait un point d'honneur à moduler, jusqu'à être véritablement pointilleuse, la lumière des pièces de l'appartement. Tantôt il lui fallait une lumière froide, impersonnelle, tantôt une lumière tamisée comme l'idée qu'elle se faisait d'un secret ; tantôt lui fallait-il s'envelopper de la lumière du jour, tantôt elle fuyait le

moindre rai de lumière, comme devenu fatal. Ses journées étaient rythmées, en plus des activités ménagères, par ce souci constant de la lumière juste, de l'ambiance la mieux choisie.

Elle se releva du lit pour rouvrir un peu ses volets : la pièce lui paraissait trop sombre pour une sieste ; il lui fallait sentir qu'elle se détachait volontairement du rythme extérieur, du balancement universel, pour s'offrir un temps plein d'attention sur elle-même ; il fallait que le monde ne se fît pas sans elle, mais à travers ses émotions, ses sensations et ses habitudes. Rejoignant le lit, elle pensa qu'elle pouvait avec satisfaction s'abandonner au sommeil, se baigner un peu dans cette lumière idéale, où le temps semblait s'être finalement arrêté.

Le temps syncopé, haché, hoquetant de la vie humaine s'apprêtait précisément à disparaître, pour laisser place au souffle lent et régulier, aux longs bercements des pensées qui allaient défiler sous ses paupières, alors qu'elle déposait la tête entre les oreillers. Elle ferma les yeux, pensa un instant à la lumière, écouta le bruit des gouttes de pluie s'échappant encore de la gouttière, chassées sans doute par le soleil. Puis, entre deux inspirations, Elle s'endormit.

Elle plongea alors dans ce demi-sommeil, cet entre-deux propre aux siestes, qui se rompt sitôt qu'on tente d'en prendre conscience. Elle rêvait. Elle était étendue sur le lit, mais se vit debout, pelant une pomme au dessus de l'évier, entourée d'une odeur de gâteau, dans la chaleur du four. Elle vit aussi le mouvement à mi-jambe, entendit le son d'une voix faible grésiller, sentit une main atteindre le bas de sa cuisse. Elle

baissait les yeux, mais en même temps pensait ne pas quitter la pomme du regard, la lame séparant en douceur la peau de la chair, et elle sut quelque chose qui partait, qui se fendait, qui s'ouvrait, comme lorsqu'un enfant perd ses illusions, qu'il découvre un secret, un mensonge, comme une faim soudaine, une fringale, comme une planche de bois vermoulue qui cède sous les pas. Étendue sur le côté, elle tira un peu plus la couverture, la serra entre ses doigts blottis au creux du cou, à l'aune des seins, et replia les jambes.

Sur son visage s'étaient inscrits le dégoût, la tristesse, la colère. Son front s'était plissé de milles rayures, ses yeux avait perdu de leur éclat ; ses pommettes s'étaient affaissées, comme la peau de son cou et comme ses joues. Au coin des yeux gisait ce qui aurait pu être une mélancolie, des traces noires de maquillage brouillées par de l'eau, mais giflées de rides qui les changeait en une sorte de plis plein d'amertume, qui courraient jusque ses tempes transformées en ruines d'une bataille, qu'elle rêvait comme des stigmates creusés par l'âge et les larmes, au point que ses yeux même disparaissaient. Elle était vieille, une momie sans âge, un corps usé et vide. Ses traits étaient ceux d'une harpie, sa bouche semblait s'arrondir pour laisser fuir un hurlement, mais c'était le silence à la place, parce qu'elle regardait à ses pieds, et c'était une flaque de sang, une flaque de sang épais, plastique et lisse, qui l'entourait et qui s'échappait des joints entre les carreaux de son carrelage, car elle était chez elle, dans sa cuisine, chez elle et en même temps ailleurs, à la campagne, un endroit familier où la fenêtre donnait sur le jardin et où jouaient les enfants, et la pomme qu'elle avait entre les

mains glissait, elle la lâchait, la pomme lourde et devenue immense, lourde et ronde, et elle se précipitait vers la mare de sang devenue une mer, et Elle devenait la pomme, elle chutait à son tour, et le rouge, l'écarlate, le vermillon, le sang qui allait couvrir son corps, qui allait la noyer, elle sentait le goût métallique du sang dans sa gorge, la cire froide et liquide qui s'engouffrait par la bouche, par le nez, et elle se mit à tousser, tousser encore, tousser jusqu'à se faire mal : en sueur, haletante, il lui sembla hurler alors qu'elle se redressait, raide, dans son lit, une main sur la poitrine, et l'autre agrippant le drap du matelas.

Revenue de son sommeil, Elle se mit rapidement en mouvement. La première chose qu'elle fit fut de vérifier qu'elle n'avait pas fait de fausse couche. La seconde fut de sortir du lit, pour ouvrir les volets. Enfin, elle se dirigea vers la salle de bain, où elle vomit. Elle se passa de l'eau froide sur le visage, sur la nuque. Elle sortit de la salle de bain, ouvrant la porte du placard, pris quelques vêtements, se changea. Puis, de retour au salon, elle alluma la télévision. Elle ne voulait surtout pas réfléchir, elle ne voulait pas réveiller l'horreur du rêve, elle ne voulait même pas essayer de comprendre. Sur l'écran des images se succédaient. Elle faisait défiler les chaînes, puis, au bout de quelques minutes à ne rien chercher, elle finit par reprendre la mesure des choses. Elle avait fait un cauchemar. Mais les cauchemars comme les rêves arrivent par hasard, ils n'ont pas de logique, pas de sens ; elle n'avait plus 8 ans, elle n'avait pas peur des rêves. Elle tremblait encore un peu, mais se rassurait.

Toujours enfoncée dans le canapé, l'œil un peu hagard, les cheveux défaits, la tête tournée vers l'entrée de l'appartement, elle posa le regard sur les trois livres qu'elle avait laissés là en arrivant, sur le guéridon. Il ne s'était rien produit depuis l'excursion à la bibliothèque, se fit-elle pour se rassurer. Rien, sauf cette légère coupure alors qu'elle cuisinait. Rien, sauf cette sieste, écourtée par un cauchemar. Rien, sauf ce regard posé sur les livres. Son quotidien lui fit soudainement l'effet d'une masse légère et noire, il avait une odeur de renfermé, son air était chargé de poussière, sa lumière ternie, enfumée. Il ne s'y passait rien, et les événements s'entassaient comme de vieux souvenirs inutiles, rien n'y avait d'âge, rien n'y vibrait, tout était figé, comblé, écrasé. Elle regardait les livres, et ils étaient déjà comme couvert d'une fine pellicule grisâtre et insidieuse.

Quelque chose était rompu. Elle se leva. Elle prit un manteau de toile beige, se chaussa, saisit en passant un parapluie, le trousseau de clés, un sac à main, tourna la poignée, jetant un dernier regard sur l'entrée, sur les livres, puis avec un petit sourire, automate presque contente de la théâtralité de sa sortie, elle ouvrit la porte, et sortit.

Elle ne savait pas où elle irait. Elle ne savait pas pourquoi. Mais elle allait prendre son temps, elle allait voir, entendre, sentir, et ses sens se mêleraient et il y aurait une naissance, là-bas, au bout.

2.

Elle était donc sortie, et tout était changé. Il avait fallu quelques secondes, quelques instants seulement, un moment d'incompréhension. Elle se retourna, une fois la porte de l'immeuble refermée. Les rues étaient lumineuses sous le soleil vernal, elles brillaient même, la pluie s'évaporant encore. Les taches de lumière l'éblouirent d'abord, elle pensa remonter chercher une paire de lunettes de soleil. Mais elle décida qu'elle n'en avait pas besoin, et que ses yeux allaient s'habituer. Ses cheveux détachés ondulaient doucement au gré du petit vent qui caressait. Il ne faisait ni vraiment chaud, ni vraiment froid ; il faisait bon, se fit-elle en regardant la pointe de ses chaussures, les paupières luttant pour s'ouvrir complètement.

La ville qu'habitait Elle était sans importance : ni grande, ni petite, elle était entre deux eaux, suffisamment peu connue pour être tranquille, suffisamment grande pour ne pas n'être qu'un dortoir. Il y avait quelques rues historiques, quelques monuments, qui faisait que la ville était jolie. Les gens y vivaient parfois dans la misère, mais Elle les tenait pour heureux : ils y étaient à l'aise. Il y avait de quoi s'occuper, de quoi passer le temps en se laissant couler, en se laissant tranquille. Mais Elle se moquait de ce cadre pourtant agréable; elle savait où elle voulait aller. Elle voulait se faire une histoire, elle voulait voir des choses qu'on doit voir dans une vie, pour que son enfant, son seul bagage, soit au monde émerveillé, plein d'envie et de couleurs, d'odeurs, de sons.

Non plus couler: jaillir. Elle voulait voir Paris, plus loin que Montparnasse. Elle voulait monter en haut du Sacré Cœur, elle voulait voir les Champs Elysées, elle voulait attendre au pied de la tour Eiffel. Elle voulait être une touriste, à la manière de ceux de la télévision, qui font ces sortes de carnets de voyages et qui sont toujours souriants, toujours extasiés de ce qu'ils vivent, face caméra. Elle voulait aussi y vivre un peu, elle voulait voir les parisiens, essayer un peu leurs costumes, s'y faire de fausses habitudes. Elle bâtit en quelques instants un rêve, comme un patchwork automatique d'images publicitaires, et de coupures de magazines. Non plus couler: jaillir. Elle sourit.

Il est facile de changer de vie, quand on n'en a jamais vécu une seule, et ce n'est pas un problème de tout plaquer, quand personne ne vous attend, et la vie n'attend pas les années, et il faut savoir pour pouvoir : Elle, toujours immobile, sentait en elle bouillir l'envie d'explorer, cette envie chaude qui tambourinait dans ses tempes alors que le soleil réchauffait déjà son visage, au point de lui donner presque une suée. Elle bousculait ses idées, elle les entassait pêle-mêle, elle faisait ses phrases, encore, et elle se mit à marcher, droit devant.

Descendant la rue, elle croisa une vieille assez étrange, qui parlait fort à son chien en ramassant des feuilles ; elle faillit la bousculer, ne voulant pas arrêter sa marche en avant, tandis que l'autre voulait jeter ses feuilles mortes dans le caniveau. Elle lança une excuse au hasard, et la vieille lui répondit d'une voix forte, courbée comme si elle eût parlé à son chien, qu'il n'y avait pas de mal. Elle pensa que cette vie devait être triste, mais aussi que la vieille devait être folle de toute façon, un peu sénile, et

qu'elle ne se rendait pas compte. Elle fut tirée de ses pensées par un son derrière elle, et elle crut l'entendre tout près, quand elle était déjà loin : elle se retourna, bêtement inquiète, et vit la vieille qui lançait des insultes au chien qui refusait d'avancer. Elle fit non de la tête, entre dépit et amusement, et reprit sa marche, le long du trottoir bordé de murets, de haies et d'herbes sales.

Il y avait peu de voitures qui roulaient. Ce n'était pas encore la fin de l'après-midi, la sortie des bureaux n'était pas pour tout de suite. Elle marchait plus doucement maintenant, elle prenait le temps de regarder autour d'elle, pour éviter d'attraper trop chaud. Si sa vie prenait un tour inconnu, il lui fallait continuer à se ménager: elle regardait donc les maisons, autour d'elle. Tout lui semblait nouveau, tout lui semblait intéressant, coloré, savoureux; cette rue, pourtant, elle l'empruntait régulièrement. Elle la voyait même de son appartement, d'où elle surplombait les toits et les jardins. Mais du quatrième étage, le regard ne s'attardait pas sur les détails, et c'était le ciel qui prenait tout le cadre. C'étaient aussi ses yeux à elle qui avaient changés, conclut-elle. Cette fois, sur le bord du trottoir, ce qui était jusqu'alors un décor vaguement familier, devenait une mosaïque complexe de feuilles, de briques, de tuiles, de pierres et de graviers, de bois, de portes et de fenêtres, de grilles et de palissades.

Elle promenait les yeux sur les quelques feuilles qui piquaient déjà, çà et là, les tapis de pelouse, sur les géraniums, les camélias, les arômes et les iris, mais elle n'arrivait pas à mettre des mots sur ce qu'elle sentait. C'était comme des tâches de couleur lâchées au hasard, des pointes blanches, oranges et

rose sur un fond vert, un fond vert sans logique, un mélange de sapin, d'herbe et de platanes. C'était un peu joli, mais elle voulait avancer plus loin, vers le fond de la rue, parce que la vieille râlait toujours, et lui gâchait le moment. Elle pensa qu'elle manquait quelque chose sans doute, à se presser ainsi; mais, en fin de compte, qu'il n'y avait rien de véritablement intéressant face à elle.

Elle voulait plus. Elle voulait avoir raison, elle voulait que les choses s'emballent, qu'elles se secouent, comme mues d'une force supérieure, comme possédées, elle voulait perdre le contrôle dans un déluge de sens et d'évidences. Il fallait bien ça pour qu'elle réussisse à donner naissance à son fils. Alors elle pressa le pas, et arrivée au bout de la rue, elle prit à gauche, dans la direction de la gare. Elle dût patienter au feu. En face, à la terrasse du café qui faisant l'angle, des hommes étaient là, qui riaient bruyamment tandis qu'elle parvenait à entendre le vrombissement du percolateur, puis le son de la télévision qui retransmettait les courses. Le petit personnage tardait à passer au vert, elle fixait le feu, elle se concentrait sur les petits points lumineux. Elle tournait le regard, vérifiant qu'il n'y avait pas la place pour passer sans attendre, entre deux vagues de voitures. Les points rouges laissaient des halos étranges au fond de ses yeux, et faisaient des taches floues et rouges sur la route. Il y eut enfin une accalmie, et elle traversa, avec un petit sursaut involontaire au départ, la tête toujours tournée vers le bout de la rue, vérifiant qu'aucune voiture n'apparaissait.

Elle sentit l'odeur des cigarettes et du café alors qu'elle dépassait la terrasse. Le store déroulé baignait la scène d'un halo verdâtre,

et faussait les couleurs. L'un des trois hommes s'appuyait contre le mur, les mains derrière le dos sentant les petits pics du crépi résister contre ses paumes. Les deux autres étaient assis, et parlaient en fumant ces sortes de petits cigares, grands comme des cigarettes, qu'elle avait fumé une fois, il y a longtemps, à un mariage. L'odeur des cafés-crèmes lui déplaisait, elle lui donnait presque la nausée. Peut-être avait-elle trop plongé le regard: l'un des hommes lui lança un regard fixe, vide, comme pour la forcer à regarder ailleurs. Elle en fut heureuse, car elle trouvait encore une fois ces vies tristes, et elle voulait au plus vite aller à la gare.

Elle pensa qu'elle était bête, à juger si vite les vies des autres quand elle ne pouvait juger la sienne même. Mais elle ne pouvait s'empêcher de croire sa vie meilleure, peut-être pas jusque là, mais au moins à partir d'ici: car elle sentait, elle voulait sentir face à elle une route au tracé encore indéterminé, une piste à travers les bois, un sentier sur la lande, quand eux restaient, immobiles, à leurs affaires. Multipliant les images qui l'aidaient à figurer sa vie à venir, elle trouva dans l'horloge énorme de la gare comme une réponse, parce qu'elle indiquait cinq heures, et que cela lui rappelait la chanson de Dutronc. Elle pressa une nouvelle fois le pas, profitant de l'ombre que projetaient les platanes sur le trottoir. Le vent parut plus vif; elle eut un frisson, alors qu'elle devait encore attendre au feu. Cette fois, elle n'attendit pas longtemps. Elle traversa la place, en évitant au maximum de détourner le regard de la porte automatique, de peur d'attirer l'attention d'un des clochards qui faisait la manche.

Elle eut de nouveau un frisson, plus marqué celui là, quand elle entra dans la gare. Il y faisait froid, à cause de l'ombre et des courants d'air. Mais Elle était une habituée du lieu, elle y travaillait encore la veille; elle ne sentit presque pas la différence de température, malgré le réflexe de son corps. Elle se dirigea vers l'une des bornes automatiques, hésitant un instant à regarder au dessus d'elle le panneau indiquant les trains au départ. Elle toucha l'écran, plusieurs fois, rapidement. Elle choisit alors le premier train qui prenait la direction de Paris. Elle n'avait qu'une demi-heure à attendre. Elle valida ses achats, et se dirigea, billets imprimés en main, vers le quai.

Elle avait toujours aimé les gares. Elle observait toujours le monde, qui va, qui vient, qui se trompe de chemin, qui se retourne, qui est encombré de ses bagages, qui mange ou qui boit, qui attend de la famille ou des amis, mais qui a un but, une destination, de toutes les façons. Elle écoutait les bruits de pas, les discussions et les annonces, toute cette fourmilière qui travaille, chacun à sa peine, et puis les trains qui font tout vibrer quand ils passent, avec les sifflements du vent quand ils ne s'arrêtent pas, et les cris aigus des freins quand ils font escale. Le monde entier tiendrait peut-être dans une gare, pensa-t-elle en s'asseyant sur un des sièges de la salle d'attente, à moitié remplie. Un monsieur avec des cheveux très noirs s'était excusé et avait replié son journal, parce qu'il croyait sans doute qu'il prenait trop de place en le lisant déplié, ou bien parce que c'était un réflexe, comme un excès de correction. Elle croisa les jambes, en lui souriant un peu, du bout des lèvres, ne regardant même pas si lui, la regardait.

De là où elle était, elle voyait tout: la boutique pleine, les groupes de personnes qui attendent, les autres qui doivent se dépêcher avec leurs grosses valises, et qui râlent à cause de l'escalator en panne, les toilettes, les écrans d'information, et même, à gauche, les voies, et un peu la ville. L'homme à côté d'elle respirait fort, il y avait comme un sifflement quand il inspirait, visiblement avec peine, et elle ne pouvait s'empêcher de le regarder. Elle l'observait se concentrer sur sa lecture, parce que son attention lui paraissait trop intense pour n'être que l'effet de l'attente. Il semblait lire avec avidité, il cherchait quelque chose, il scrutait les pages d'un œil vif - un œil complètement différent de celui, distrait, que posaient les autres dans la pièce, sur leurs journaux, leurs magazines ou leurs livres de poche.

L'homme releva les yeux, droit devant. Elle crut qu'il l'avait vue l'observer. Elle détourna le regard vers les voies, en contrebas. L'homme se racla la gorge, décroisa les jambes, et mis ses coudes sur ses genoux. Elle hasarda un second regard: l'homme la regardait, son regard était dur, et elle ne put restreindre un mouvement de surprise. Elle espérait qu'il avait sourit. Elle se sentait ridicule, alors que ses yeux s'étaient de nouveau tournés vers l'extérieur de la gare, dans un mouvement de tête trop brusque. Elle pensa alors à son lit, qu'elle n'avait pas refait avant de partir, et cette idée la dérangea. Elle se leva, devinant le regard qui se posait sur elle, alors qu'elle passait la porte automatique et qu'elle s'éloignait de la salle d'attente.

Malgré les bruits et les mouvements, la gare lui parut calme. Elle entendit alors la voix douce qui annonçait l'arrivée de son train sur les voies. Elle devait attendre encore un quart d'heure, et ces

minutes là lui parurent plus longues que les précédentes. Elle ne pouvait s'empêcher de penser aux yeux de l'homme, dans la salle d'attente. Ils étaient bleus ou verts, avec des sourcils épais et aussi noirs que ses cheveux. Elle se sentait de nouveau ridicule d'avoir eu ce mouvement involontaire de fuite. Elle pensa qu'il avait dû la juger sur ces quelques gestes, et que l'impression qu'elle avait laissée devait être mauvaise. Elle se résolut simplement à ne plus regarder en direction de la salle d'attente, en s'engouffrant dans l'escalier qui descendait vers les quais.

Le quai presque désert la fit se sentir seule; cette solitude apparente lui rappela son appartement, son cauchemar. Elle se demandait aussi pourquoi elle avait pensé à son lit défait, tout à l'heure, en pensant à l'homme de la salle d'attente. Ce n'était pas une histoire de sexe, elle n'avait pas de désir pour lui; c'était comme un écho de ce qu'elle quittait, certainement, une sorte de réminiscence de sa vie d'avant. Elle passa la main sur le ventre, et cela lui fit du bien. Cela faisait longtemps qu'elle ne l'avait pas touché. Parvenue en bas des escaliers, elle fut accueillie avec un sourire par une femme maigre en tailleur bleu réglementaire, contractée par les courants d'air qui la saisissait régulièrement. Elle la plaignait, parce qu'elle avait déjà fait ce travail, une fois ou deux, en remplacement, et qu'elle savait que c'était pénible. La femme était trop maquillée, on aurait dit une poupée de plastique, son sourire était figé et ses gestes saccadés. Mais elle frotta ses mains, et elle parut plus humaine, à cause du son que ses doigts asséchées par le vent et le froid avaient dû faire en se caressant.

Elle était un peu plus contente, et sûre d'elle, parce qu'elle venait de se flatter de ses qualités d'observation. Son humeur variait à chaque instant. Elle aimait vraiment les gares, elles étaient pleines de choses à voir, à entendre, à sentir. Le bruit de ses talons, sur le béton du quai, la sortit un peu de ses pensées. Les rails filaient, parfaitement parallèles, à perte de vue. Il y avait des câbles un peu partout, des feux rouges au loin, et le ciel qui était encombré par de gros nuages très gris, gorgés de pluie. Elle marcha un peu trop loin, et revint sur ses pas. Les minutes avançaient, et quelques personnes arrivaient de l'escalier, par grappe, pour attendre à leur tour. On annonça l'arrivée imminente d'un train, qui n'allait pas s'arrêter. On incitait à s'éloigner de la bordure du quai.

Soudain, elle vit la vieille, celle qui ramassait les feuilles mortes dans la rue. Elle était au bout du quai, de l'autre côté de la voie. Elle fut étonnée, elle se demanda si la vieille l'avait suivi, si elle était là depuis longtemps. Elle la vit prendre son chien dans ses bras, en le soulevant par en dessous. Elle la vit serrer fort l'animal contre sa poitrine. Elle vit les pattes du chien, raides et osseuses, et le pelage jaune irrégulier, la grosse langue qui pendait et la tête qu'il voulait redresser, ouvrant de grands yeux vers sa maîtresse. Elle vit sa poitrine se gonfler et se dégonfler à toute vitesse. Elle vit la vieille qui ferma les yeux, sans sourire. Et elle vit comment elle laissa tomber le chien sur la voie. Il fit un glapissement aigu, et le choc de ses os sur le bois des traverses ou contre le métal des rails fit un craquement. Il pleurait, de cette façon dont les chiens pleurent. La vieille se prenait la tête dans les mains, vacillante. Le chien était toujours là, et on commençait

à voir un peu de sang à mesure qu'il se débattait. Mais il ne pouvait pas sortir, il n'avait plus de force, plus de pattes, il était trop fragile. Ses poils faisaient des boules sales, et il regardait sa maîtresse. C'est à ce moment que le train passa. Il y eut un choc, mais la machine filant à toute vitesse n'eut aucune réaction. Elle fut prise dans le son énorme du train sifflant à pleine vitesse.

Les autres personnes étaient silencieuses, immobiles à cause ce qu'elles venaient de voir. Le train s'éloignait, et on découvrait la vieille, qui baissait les yeux vers l'extrémité du quai. Elle regardait le sang qui avait jaillit, et qui avait fait des tâches collantes et rouges par terre, sur le béton. Elle, crispée, réprima une envie de vomir. Quelques-uns mirent la main à la bouche. D'autres ne faisaient rien, et il y eut des larmes sur les joues de la vieille.

*

Le quai se remplissait, il y avait beaucoup de monde maintenant. Elle pensa que les yeux des gens étaient innocents et cruels, alors qu'ils rencontraient la femme qui pleurait des larmes maintenant bruyantes, de l'autre côté. Elle avait trouvé la mort du chien dégoûtante, et elle avait été surprise de la rapidité à laquelle ça s'était passé. Sa stupeur lui avait coupé un peu les jambes, et elle alla s'asseoir. Elle commença par regarder les réactions alentours: la plupart des gens n'ayant pas assisté à la scène, beaucoup se demandaient pourquoi la vieille pleurait. Une femme d'une cinquantaine d'années racontait bruyamment à ses voisins l'histoire, elle rajoutait des détails. Les autres témoins restaient silencieux, ils prolongeaient le silence qui avait

accompagné la scène, avant le passage du train, avant que le chien ne disparaisse. Elle eut la nausée quand elle le revit se débattant, avec des petits mouvements désordonnés, mais l'envie lui passa vite: l'homme au journal, celui de la salle d'attente, était à quelques mètres. Il lisait encore, les yeux rivés sur le papier, absent.

Elle se mit à fixer les éclaboussures de sang qui avaient maculés le gris du sol de l'autre quai. Cela faisait maintenant comme des petites boules de cire, des points plus ou moins gros, en désordre. Elle sentait la présence de l'homme au journal par dessus son épaule gauche. Elle ne savait plus sur quoi se fixer, quelle idée elle devait suivre. Fallait-il qu'elle regarde la vieille en face ou l'homme à gauche? Fallait-il qu'elle tente de comprendre pourquoi il lisait avec tant d'attention son journal? Fallait-il plutôt scruter, face à elle, les déflagrations du geste de la vieille sur son visage, sur ses rides? Elle continuait à fixer les boutons vermeils semés sur le quai, ils lui rappelaient les feux de signalisation; elle repensait à l'odeur du café: ici, l'odeur était plus neutre, l'air était épais du mouvement des corps et des machines, mais elle n'était pas forte, pas agressive comme l'étaient les petits cigares. Elle repensa aussi aux arbres, à cette sorte de mélange de poussière, de particules polluées et du pollen qui s'échappait des fleurs, qui glissait, toujours moins lourd, de feuilles en feuilles.

Elle revit enfin sa porte d'entrée, le digicode et les interphones, la poignée métallique mal peinte, et elle voyait presque l'appartement, happée par les images de son histoire à elle, mais elle s'échappa de cette idée, tourna les yeux, les posa finalement sur la vieille. Elle ressemblait à une vieille polonaise, le foulard

en triangle qui cachait les cheveux, la robe passée de coton clair, tressée de petits motifs pâlis d'avoir trop été lavés, le chandail aux mailles lâches, les chaussures grossières, les pieds sans doute déformés, les mains calleuses et sèches, aux ongles brunis, le dos voûté et les épaules basses, et les yeux comme voilés par une enveloppe visqueuse et grise. Elle s'était un peu calmée, elle avait toujours quelques tressautements, quelques sanglots, mais elle ne bougeait plus, tordait juste ses doigts dans un petit mouchoir de tissu à carreaux marrons très froissé.

Au départ, Elle la regardait comme derrière les barrières d'un zoo. Ce n'était pas seulement physique, c'était une distance dans l'émotion, un blanc, une absence totale de compassion, d'empathie, de conscience de ce qui venait de se produire. Mais maintenant Elle sentait qu'elle s'engouffrait peu à peu dans l'image, qu'elle se perdait presque dans la scène qu'elle observait. La vieille semblait morte, et Elle contemplait le changement de teinte de son visage, elle guettait les signes physique d'abandon, la fin des sanglots, l'affaissement des épaules, le gonflement du dos, sa poitrine qui disparaissait dans le recroquevillement. Des agents, apparus des escaliers, s'avancèrent vers elle, et elle ne bougea pas. Leurs pas étaient indécis, ils se retournaient parfois, la main sur le talkie-walkie qui crachait par instant. Ils étaient à quelques mètres quand l'un d'eux l'appela, lui demanda si ça allait. Elle trouva la question étrange, inopportune. D'aussi loin qu'elle était, Elle pouvait juger de l'état lamentable de la vieille. Les agents étaient tout près, ils pouvaient presque la toucher. Celui qui lui avait parlé plus tôt décida de se mettre face à elle.

L'homme qui lisait, toujours raide et attentif, à côté d'Elle, déplia son journal, se gratta légèrement le mollet avec le bout de sa chaussure, puis reprit l'équilibre et replongea dans sa lecture, tenant le journal à deux mains cette fois, entièrement ouvert, frémissant du vent qui résistait. Elle fut surprise de cette sorte de paravent, de barrière que le journal devenait. Mais son attention fut de nouveau appelée de l'autre côté du quai, parce qu'il y eut un cri, ou un bruit fort, une sorte de râle, de grognement, de mouvement vif. La vieille se débattait, elle qui semblait morte était soudain devenu furieuse, folle de rage, elle donnait des petits coups de poings vers l'agent le plus proche d'elle, elle gesticulait des pieds, elle semblait rebondir sur elle même. L'agent de derrière semblait amusé. La vieille s'énervait de plus en plus, elle rougissait, mais son corps mettait une limite à sa colère, il l'empêchait d'exploser complètement et de devenir effrayante. Le premier agent tentait de la calmer, avec des gestes fermes mais qui manquaient d'adresse, et il lui disait sans doute des petits mots pour l'apaiser, mais Elle ne pouvait pas les entendre.

Elle s'arrêta d'un seul coup, le regard figé, les yeux immobiles, grand ouverts. Pas un battement de paupière, le souffle coupé, rien d'autre qu'un grand vide, une grande absence, ce n'était plus qu'un corps, pâle, rigide. Le visage toujours pétrifié, sa main alla se poser sur l'avant bras de l'agent. Il regarda son collègue, qui ne s'amusait plus, semble-t-il. Il l'appela une fois, deux fois - sans réponse. L'agent décida qu'il fallait l'éloigner, parce que de plus en plus de gens regardait la scène, en face, ça faisait désordre. Il saisit alors le coude, la vieille main crispée toujours

sur son autre avant bras, et parvint à se mettre en marche, avec peine parce que le poids était tout entier sur lui. Son collègue se décida à l'aider, il alla appuyer sur le bouton de l'ascenseur, puis revint en demandant s'il pouvait faire quelque chose. Elle, une mèche emportée par le vent balayant son visage, ne voyait plus le visage, elle ne voyait que deux silhouettes gauches tituber vers l'ascenseur; et c'est à ce moment précis que le train entra en gare, et qu'Elle se rappela à elle-même.

*

Quelque chose n'allait pas. Les hommes, les femmes paraissaient différents. Les événements même étaient décousus, tout semblait un patchwork étrange et flottant, et Elle ne trouvait pas ce qui aurait pu faire sens. Les événements étaient des non-événements, ils n'avaient pas de substance, ils étaient placés là, elle ne comprenait pas pourquoi. Le renouveau qu'elle avait voulu en sortant de chez elle, le changement de point de vue, d'ambition, les silhouettes croisées, la mort du chien, la vieille folle, l'homme toujours à sa gauche : tout cela semblait se perdre, se décrocher, s'arracher des choses vraies. Il lui semblait avoir vécu, avoir vu, mais elle ne pouvait rien retenir, tout la fuyait, en un point de perspective toujours déplacé.

Elle avait les mains froides, asséchées par le vent. Détournant le regard du train bientôt immobile face à elle, elle reconnut l'hôtesse d'accueil, qui s'était réchauffée à la présence des voyageurs, et à leurs questions. Ils se pressaient peu à peu, les uns saisissant leurs valises, les autres consumant avec hâte leurs cigarettes. Elle, l'œil toujours tourné vers l'hôtesse, fouillait

d'une main maladroite le sac à main, cherchant à tâtons le billet. Elle le trouva serré tout contre le portefeuille de cuir noir. Elle regarda distraitemment ce qu'elle emmenait avec elle. Elle jugea que rien n'y était inutile, et esquissa un sourire léger, à l'écart du malaise. Mais alors qu'elle faisait un mouvement pour se lever, le billet s'échappa. Il voleta un instant avant de se poser au sol, à quelques pas, aux pieds de l'homme aux cheveux noirs qui lisait toujours, imperturbable.

Elle vit dans cet accident une scène typique de fiction à l'eau de rose. L'homme lui parut tout à coup séduisant. De son point de vue, il paraissait plus grand, plus sombre aussi, presque en colère. Il lisait toujours ce journal qu'il tenait à bout de bras ; Elle était prise dans un mélange de références, entre articles de magazines, scènes de cinéma, de théâtre, de télévision, de roman ; elle se mit à penser par métaphore, elle faisait des phrases jolies pour elle-même ; elle avait oublié ce qu'elle était, ou elle était ; et l'homme s'arrêta de lire, parce que le blanc du ticket s'était sans doute trouvé dans son champ de vision.

Tout était confus dans son esprit : elle était à la fois surprise, charmée et ravie, et s'en sentait vulnérable. Le temps semblait avoir ralenti encore, il se décomposait, il suivait comme hypnotisé les gestes lents et maladroits de l'homme, qui s'était enfin décidé à replier son journal, qu'il tenait maintenant d'une seule main, l'index marquant la page, comme s'il se fut agi d'un livre. Il manquait de souplesse, son dos resta presque droit, tandis qu'il tendait les mains entre ses jambes arquées qui formaient presque un losange, découpant le quai et donnant au billet une importance qu'il n'avait pas. Elle restait immobile ;

seules ses pupilles parcouraient alors les détails de ses gestes, alors que il se redressait, le souffle une nouvelle fois difficile. Elle sentait presque l'air passer à travers la bouche encombrée de salive; l'homme chercha du regard d'où pouvait venir le billet; Elle ne fit aucun geste, pétrifiée; il se décida à marcher vers l'hôtesse d'accueil.

Elle n'eut pas le temps de se lever pour le rappeler: le train s'apprêtait à partir, il fallait embarquer. Elle pensa qu'elle aurait le temps, une fois dans le train, d'aller à sa rencontre, de récupérer son billet. Elle monta donc à bord, et après le coup de sifflet, le train fit défiler le quai, les rails, et la ville ne fut bientôt plus qu'une masse inégale, rouge et grise, loin derrière elle.

3.

Le train roulait à pleine vitesse. Elle se décida assez vite à partir à la recherche de l'homme et de son billet. Il n'était qu'à une, deux voitures peut-être : la soudaineté du départ avait dû lui aussi le surprendre. Elle titubait un peu, alors que les wagons se déportaient à gauche ou à droite, dans des mouvements brusques, pourtant comme coulés. De temps à autre, ces écarts du train la faisaient s'appuyer maladroitement sur les appuis têtes des sièges, mais elle progressait rapidement. Elle actionna la poignée de la porte automatique, qui s'ouvrit dans un bruit d'air comprimé se détendant.

Elle ne prenait pas le temps de regarder les passagers déjà installés ; elle pensait que l'homme s'était posté sur l'une des plateformes entre les voitures, dans l'attente d'un contrôleur. Elle

l'aperçut finalement. Il était face à elle, la main appuyée contre l'une des rambardes des porte-bagages, et tournait le dos à un jeune homme qui, le portable collé à l'oreille, beuglait d'une voix nasillarde des niaiseries à un copain, à une copine, de l'autre côté de la plateforme. L'homme devait avoir glissé le billet dans une de ses poches : Elle ne le voyait pas. Il ne semblait pas attendre, il paraissait au contraire contenté, un léger sourire rehaussait ses lèvres, ses traits avait pris un peu de couleur, et il lançait un regard mou au paysage qui défilait à toute vitesse par le hublot de la porte.

Il restait impassible, ne tournait pas la tête vers Elle. Par l'effet d'un certain mimétisme involontaire ou de la timidité, elle s'était elle-même arrêtée, et scrutait ses gestes. Elle resta à le regarder un moment infini. Il se baissa un instant pour relever l'une de ses chaussettes ; Elle l'accompagna du regard, surprenant un peu de la peau brunie et écaillée de sa jambe, mais s'écarta du passage pour laisser le jeune homme, qui avait fini sa conversation, rejoindre sa place. Elle en fut agacée, mais pensa profiter de cette saute légère d'humeur pour l'aborder enfin, et récupérer son billet. Il y eut alors une sonnerie violente, et l'homme se racla la gorge en plongeant sa main dans l'une des poches extérieures de sa veste, extrayant le portable qui hurlait, et se tourna tout entier vers le hublot. Elle, toujours prise par l'image, comme hypnotisée, fouilla nerveusement son sac, et plaqua à l'oreille son téléphone, sans même composer de numéro.

La voix de l'homme était chaude, rocailleuse. Elle semblait surgir non simplement de sa gorge, mais de son corps entier, de son ventre, peut-être. Cette voix avait un peu d'une lame de fond,

parce qu'elle faisait courir rapidement les mots, s'achevant en un instant, en un souffle, comme ravalant ses efforts en une hésitation fatale. Le flot était doux, et en même temps Elle sentait comme une sorte de violence, tapie dans l'ombre de l'immobilité. Elle décida de lui tourner le dos, comme honteuse de son petit mensonge, mais aussi pour pouvoir se concentrer sur sa voix, sans n'être plus l'esclave de son image. Elle reprit en main son portable, et l'éteignit de peur qu'il ne sonne. Dos à dos, elle restait silencieuse, espiègle, et lui perçait le silence de sa voix grave, assurée.

La discussion portait visiblement sur un rendez-vous pris et non tenu. L'homme répondait d'une voix égale, sans éclats, mais décidée; à de rares instants il semblait triste, comme éteint par sa propre lassitude. Elle n'écoutait presque plus: elle percevait les notes brumeuses de la voix, qui la plongeait dans une sorte de malaise qu'accentuait le roulis du train, et les changements que son corps subissait. Soudain, elle sentit dans sa voix comme une colère se faire jour, une colère sourde et amère, rance, qui changeait la gravité en menace, et elle entendit le mot "faute", et l'homme devint brusque, sa voix se raidissait et son corps entier semblait se crispier. Elle allait se retourner: en un instant la voix se tut, et il n'y eut plus que le bruit du train, le son faible d'une voix de femme qui parvenait du téléphone, une voix stridente et emportée, et la discussion lointaine de deux jeunes filles révélée par une nouvelle ouverture de la porte. Les contrôleurs étaient là.

Elle fut surprise de cette arrivée soudaine. Elle se tourna vivement vers l'homme, qui tourna enfin la tête vers elle. Tenant encore dans sa main le téléphone, posé face contre son épaule,

visiblement encore en conversation, il eut ce regard hautain, comme satisfait d'être dans cette position de force. Elle détesta cette attitude, mais resta impassible. Sans qu'un mot ne fût échangé, l'homme changea de position. Il avait à présent ces yeux froids qui l'avaient surprise plus tôt, dans la salle d'attente, mais il avait visiblement compris: il extirpa de sa poche intérieure gauche le billet, et le tendit à Elle, qui eut encore un instant d'hésitation, très bref. Saisissant le billet et se tournant vers les contrôleurs dans un seul geste, elle ne vit pas sa réaction. Presque lassée cette fois, elle tendit sans un mot son billet au contrôleur, qui lui demandait si elle l'avait composté. Celui-ci fit une moue, regarda brièvement vers les couloirs du train, puis poinçonna le titre en faisant voler une minuscule rondelle de papier, qui se perdit dans l'air, et disparut aux pieds d'Elle.

Elle voulut remercier l'homme de lui avoir rendu son billet, mais elle se rendit compte, se retournant une fois encore, qu'il avait repris sa conversation. Elle eut un sentiment d'inachevé: elle aurait voulu battre ce regard froid, elle lui aurait peut-être raconté son histoire, et il n'aurait rien fait jusqu'au moment où elle aurait jeté son corps contre le sien, en attendant que la chaleur se diffuse, et là il aurait dit des mots rassurants, et elle aurait pleuré sur le quai, une fois le voyage terminé; mais il était reparti, ailleurs, dans sa colère, son agacement, et l'interrompre n'avait plus de sens: rien ne s'était produit, il n'y avait eu qu'un échange de regards, et s'il lui tournait à présent le dos c'est qu'il l'avait jugé suffisant. Elle commença, pendant que les talus, les arbres, les haies, les rares maisons, les champs laissaient filer le train, à s'imaginer quelle histoire aurait pu se tisser, si l'histoire lui avait

appartenu: elle se serait attachée à son visage, à ses expressions, elle serait partie à sa rencontre, parce que le coup de foudre avait eu lieu, lui perdu, elle aussi, enfin trouvés en l'autre. Il y aurait eu des moments de doute, des moments tendres, des instants de désirs. Elle sentit alors la force dans ses jambes faiblir; elle eut tout de même le temps d'ouvrir la porte des toilettes, où elle vomit.

*

Elle se rappela sa grossesse, son fils. Elle ne le sentait pas vivre ou bouger, au creux de ce ventre encore plat; c'était son esprit qui voulait y trouver ce réconfort à venir, qui se figurait l'enfant qui allait changer sa vie, les cellules qui se multipliaient. L'idée était si forte qu'elle était convaincue de percevoir déjà une petite rondeur, elle voyait ce pli de chair qu'elle jugeait différent, l'ourlet de son nombril peut-être plus charnu, la couleur particulière de sa peau; toutes ces traces infimes prenaient des proportions étranges. Penser à lui, lui réchauffait les doigts, qu'elle avait glacés; et c'est lui encore qui fit passer ce malaise, et le goût infect de la bile qui lui rongea la bouche. Elle pensa immédiatement qu'il fallait qu'elle aille boire un verre d'eau, manger quelque chose, pour lui: elle se rinça la bouche, ouvrit la porte, et partit en direction de la voiture-bar.

Le train était à moitié vide. Il y avait des jeunes hommes, étudiants sans doute, le casque sur les oreilles, certains cherchant à dormir; des jeunes filles aussi, quelques-unes en train de lire. Des retraités levaient le regard quand Elle passait dans l'allée, près d'eux. Le wagon-bar était proche, mais ses

jambes étaient cotonneuses: elle dut plusieurs fois s'arrêter, prise de vertiges, jusqu'à attirer l'attention d'un des rares hommes adultes. D'un signe de la main, elle refusa son aide alors qu'il était presque debout, et gagna rapidement la plateforme suivante. Elle touchait au but. Elle appuya sur la dernière poignée, et la porte s'ouvrit. Elle sentit immédiatement les effluves familières des cafés et des sandwiches, mais au lieu de l'apaiser, au lieu que l'habitude ne calme ses aigreurs, ainsi qu'elle se l'était imaginé, l'odeur ne fit qu'accentuer son malaise. Elle parvint cependant à s'approcher du bar, et à demander un verre d'eau. Elle vit, dans l'attitude et l'air de surprise de la jeune fille qui la servit avec empressement, la pâleur moribonde qui s'était installée sur son visage; elle alla s'asseoir, pour reprendre ses esprits.

Le mal passait. Il lui semblait que chaque gorgée d'eau fraîche lui redonnait un peu de couleur, calmait sa gorge et détendait ses traits. Elle préférait encore regarder vers l'extérieur, de peur que le sentiment d'être enfermée ne redémarre la crise. Mais assez vite elle se mit à regarder les allées et venues des clients. La jeune fille qui l'avait accueilli semblait nouvelle: elle cherchait parfois une touche sur la machine, hésitait à proposer une revue, un menu, une boisson, adressait des regards inquiets en quête d'approbation à son tuteur temporaire, qui restait en retrait. Elle se rappelait de ses premiers jours à servir ici, elle revoyait ses maladresses, sa timidité, les sourires indulgents des clients. Mais elle n'était pas nostalgique: cette certitude nouvelle la raffermissait de nouveau, et bientôt elle ne pensa plus au début du voyage, mais à son futur.

Il fallait qu'elle mange. Elle était faible, mais plus que tout, il fallait qu'elle pense à lui, il fallait le nourrir, il fallait qu'il ait la force de grandir, de se développer, de tendre la peau du ventre de sa mère pour un jour crier à pleins poumons qu'il existe: les idées s'enchaînaient, Elle le voyait déjà contre son sein, encore sale du liquide amniotique, fébrile, vigoureux, elle mélangeait les images qu'elle avait vu dans les films, dans les séries américaines, elle y glissait ses espoirs, et tout cet enchevêtrement de circonstances fictives lui donnaient une détermination qu'elle n'avait pas eu jusque là, il fallait qu'elle mange, elle allait tout dévorer, tout prendre et tout lui redonner. La jeune fille parut surprise, et Elle savait que c'était sans doute le changement d'humeur, le changement dans l'expression qui lui faisait cet effet: elle qui tremblait encore tout à l'heure, pâle, amoindrie, parlait maintenant à toute vitesse, sortait de son sac à main son portefeuille et demandait un menu complet, et ajoutait des sucreries, des bonbons, un pain au chocolat, en plein après-midi.

Jamais sans doute n'avait-elle osé s'empiffrer à ce point, jamais elle n'avait eu cette envie déraisonnée de tout engloutir, de tout dévorer. Elle ne se souciait plus du regard des autres, depuis qu'elle avait tourné son corps vers le bout de la voiture. Elle mordait à pleine dents dans le pain, les tomates faisaient exploser leurs jus à l'intérieur de ses joues, la mie se collait sur ses dents, sur le haut de son palet. Elle devenait une bête fauve se ruant sur la carcasse fumante, après des semaines de jeûne forcé; elle buvait de temps en temps, en faisant de grands bruits pénibles à la déglutition, pour faire glisser toute cette matière à peine broyée jusque son ventre. Elle n'avait pas conscience des

goûts, les ingrédients se mélangeaient, et elle avait à peine finit le sandwich qu'elle saisissait la viennoiserie. Un peu de chocolat s'étala sur ses lèvres, mais d'un geste rapide elle s'essuya la bouche, du dos de la main. Elle posa les yeux sur cette tâche brune, perdue sur sa peau claire, et sentit qu'elle était enfin rassasiée.

*

Elle avait un peu honte à présent, de s'être laissé aller à ce point, en public. Elle décida qu'il était temps qu'elle aille s'asseoir à sa place. Elle jeta les restes de son orgie dans la poubelle, en même temps qu'un regard rapide vers la jeune serveuse, qu'elle voulut reconnaissant. Elle appuya sur la poignée, et s'engouffra dans un premier wagon, puis un second, un troisième enfin, et trouva son fauteuil. Assise, elle posa maladroitement le coude sur le rebord de la fenêtre, et mis la tête sur le creux de sa main. Ses doigts frôlaient sa pommette, et ses yeux reflétaient les bois que traversait le train, à pleine vitesse.

Le temps paraissait se détendre. Elle avait le souffle relativement court, son estomac gonflé luttait pour digérer, et elle ressentait les contrastes du silence de la voiture, de la vitesse impressionnante du train, de sa respiration presque stressée et du long travail de son corps à assimiler les aliments dont elle s'était repue. Confortablement assise, son esprit vagabondait, sautait rapidement de souvenirs en résolutions, d'anticipations en observations. Elle revoyait l'homme, lui chercha un prénom. Elle opta pour Jan. Elle voulait qu'il soit slave; elle transformait le "j" en "y", faisait traîner les "n", plaçait son "a" au fond de la gorge.

Étranger, mais en même temps si proche; le prénom était court, sans doute prononçable en toute langue, neutre parce qu'elle ne connaissait pas d'autre Jan. Jan, Jan, elle se répétait son nom. Il avait la saveur des histoires lointaines, il avait du terroir, entre breton et yougoslave, Jan, Jan, au coin du feu, ses yeux piquants et dur, la peau brune marquant ses traits, plus encore, ses cheveux noircis par les ombres. Elle était satisfaite de ce prénom, et elle voulait voir cet homme, encore une fois.

Jan, dis-moi ton nom, Jan. Elle se répétait son nom sans cesse, prise dans une sorte de rêve romantique, elle regardait le ciel par en dessous, à travers la vitre un peu ternie: quelques nuages sur bleu clair, la verdure rognant les contours, des branches, des feuilles, toutes mélangées dans la course involontaire du regard. Soudain il y eut du gris: c'était une ville, des maisons de pierres sur le bord de la voie. Les poteaux électriques reliés par les caténaires scandaient la progression du train, qui ralentissait un peu. Mais la ville était petite, ce n'était qu'un village, une gare déserte au milieu de la campagne. Elle se retrouva alors à nouveau dans cette verdure qui l'avait bercé, et elle sombra dans un sommeil sans rêve, laissant là ses histoires, son égo, sa grossesse même. Elle eut tout juste le temps de se dire que sans le savoir, elle se préparait à quitter l'estuaire de ces premiers événements, pour plonger tête la première dans le bouillonnement de la capitale; qu'elle allait bientôt y être, entière, enfin.

4.

Le train heurta les repoussoirs, au bout quai, arrêtant sa course dans un mouvement qui, bien que ralenti, fit sursauter Elle, et mit fin à son sommeil. Les voyageurs se bousculaient, comme entraînés du mouvement de chacun, pressés alors que, pour la plupart, ils ne l'étaient sans doute pas. Près de la porte, un vieux monsieur grognait contre une femme entre deux âges qui l'empêchait de retourner sa valise. Le jeune homme qu'Elle avait aperçu au début du voyage, composait avec la porte automatique qui refusait de rester ouverte, malgré ses petits coups de poings répétés contre le bouton presseur placé au dessus de sa tête. Elle avait les paupières encore lourdes du sommeil: elle venait de dormir une heure et demi environ, sans se réveiller jamais, malgré les annonces, les allées et venues, les mouvements brusques du train.

Elle s'étira la colonne vertébrale en étendant ses bras dans l'air, cambrant le dos et faisant légèrement craquer sa nuque en penchant la tête sur le côté. Le nombre des voyageurs présents dans la rame diminuait sensiblement, et elle se décida à se lever, s'appuyant contre l'appui-tête d'un des sièges, dont la mousse se tordit un peu sous la pression de ses doigts. Elle sentit qu'elle avait le bras engourdi, elle devait avoir dormi appuyée sur lui. Elle n'avait pas de bagages, alors elle pu à loisir le laisser reprendre vie, une fois descendue du train, sentant le fourmillement s'étendre, et s'apaiser.

Les longues enfilades des voitures du train créaient ce point de fuite qui semblait happer les voyageurs: instinctivement ils

progressaient, inattentifs aux bruits des locomotives, aux annonces, aux cris de joie des retrouvailles, aux regards perdus des départs, tout entiers concentrés sur cette idée qu'ils leur fallait arriver, comme si la gare n'était que le lieu d'un perpétuel passage. Elle décida qu'elle suivrait jusqu'à la sortie ce mouvement automatique, qu'elle y prendrait l'air de Paris, qu'elle arriverait enfin quand le pied énorme de la tour Montparnasse écraserait sa perspective. Mais un attroupement de têtes parfois perchées sur la pointe des pieds l'arrêta, ou plutôt fit dévier l'itinéraire qu'elle s'était fixée. Il y avait un certain silence dans la gare, comme une tension, un mauvais air de nervosité. De l'extérieur parvenait une rumeur, des coups de klaxons, des éclats de voix. Elle s'approcha, marcha sous le grand panneau qui affichait les trains arrivés et à venir, dépassa les escalators et les escaliers, disposés de part et d'autre de cette grande passerelle centrale, et alla se joindre à cette foule d'yeux tournés vers l'extérieur, vers la rue, vers la tour, et vers le remous qui bientôt la captiva.

Il y avait une manifestation. Les banderoles flottaient, elles étaient agitées trop vite par le vent, se cachaient les unes les autres. Des jeunes hurlaient des slogans, beaucoup riaient; les vieux marchaient consciencieusement, parlaient doucement à leurs voisins, parfois rivaient leurs regards usés sur le sol. Trois ou quatre camions bardés d'autocollants syndicaux roulaient au pas. Ils passaient près d'une place bardée d'arrêts de bus, ils occupaient la route, les trottoirs. Partout, des gens, ça grouillait, près du carrousel, même jusqu'au pied de la tour énorme. On devinait les casques noirs des CRS, un peu plus loin, en face, un

peu à droite. La foule ne donnait pas l'impression de vouloir avancer, elle semblait vouloir tenir sa position, et deux touristes anglais à droite d'Elle faisaient des yeux ronds et inquiets. Elle aussi redoutait un peu que la situation ne dégénère. Elle avait vu à la télévision les images des émeutes; mais à voir que les manifestants n'étaient pas ces jeunes cagoulés, les visages cachés sous des écharpes ou des kéfiés, mais bien des jeunes gens qui s'amusaient, et des vieux, et des pères, et des mères de famille, elle se détendit un peu, presque curieuse.

L'une des femmes du cortège se détacha de la masse qui bouillait, comme une apparition. Elle faisait une tâche colorée et soudaine au beau milieu du no man's land, entre les forces de l'ordre et les manifestants. Elle portait un de ces vieux manteaux qui faisait presque penser à une bure, une veste longue, brute et marron, et se tenait derrière une poussette bleue et bariolée. Il y eut d'abord un petit cri, tout proche d'Elle, qui la détourna un instant de la scène: c'était la touriste anglaise, blême et tremblante, qui pointait du doigt, droit devant elle. Elle suivit cet index et vit alors la poupée en manteau marron courant, les mains crispées sur les poignées de la poussette, foncer vers les CRS, tête baissée. Elle pouvait presque entendre le hurlement, voir les yeux pleins de rage de la mère furieuse, et les cris des manifestants face à cet assaut improbable. C'était burlesque et inquiétant. La femme fondait vers le mur de plexiglas formé par les boucliers des CRS, glissait sur le bitume, inarrêtable, ses jambes faisaient des petits mouvements maladroits mais rapides, un peu en arc de cercle, sans doute étaient-elles contenues par une jupe ou une robe qu'on ne pouvait deviner sous le manteau.

La poussette percuta deux des boucliers, qui restèrent insensibles à l'impact. La femme cogna avec son ventre dans l'anse de la poussette, et fut violemment projetée sur le côté, comme une marionnette désarticulée. Il n'y eut pas de bruit au moment du choc. La poussette hoqueta elle aussi contre cette paroi transparente et dure, vacilla un instant sur le côté, mais parvint à rester sur ses roulettes. Les spectateurs, peut-être les manifestants aussi, eurent un moment d'hésitation, de stupeur. Et la bombe fit voler en éclats les vitres de la gare.

*

Elle mit instinctivement ses mains sur son visage, se courbant au plus vite pour éviter qu'un éclat ne la blesse. Ce n'est qu'une fois recroquevillée qu'elle passa le bras autour de son ventre, et qu'elle remarqua l'ombre qui l'avait protégée. Peu d'éclats de verre avaient atteint le passage sur lequel ils se trouvaient; la majeure partie avait dégringolé en lames scintillantes sur les personnes au rez-de-chaussée. Quelques bouts de vitre encore accrochés vacillaient sous l'effet du vent. Elle mit un instant encore avant de lever les yeux vers celui qui l'avait protégé. C'était un jeune garçon, de seize ans à peine, aux traits juvéniles encore, le visage parsemé de boutons d'acné. Elle voulait le remercier alors qu'il lui tendait le bras, pour l'aider à se relever. Elle ne savait pas trop comment réagir: elle laissa un silence passer entre leurs deux regards, et bien vite le jeune homme se retourna, sans la moindre expression, pour venir en aide aux personnes blessées.

Le son énorme qu'avait produit la bombe avait noyé les événements dans le silence. Certaines personnes hurlaient, mais le contraste entre leurs cris de douleur et le souffle assourdissant de l'explosion était tel que c'était cette fumée, là-bas au bout de la place, là où il y avait les CRS, qui attirait l'attention de ceux restés passifs, incapable de comprendre, d'agir, d'aider. Elle, pantelante, resta un long moment à contempler les volutes blanches se dissiper dans l'air, alors que la brise printanière soulevait par endroit le rideau de fumée sur quelques corps, sur de la chair carmin, sur des mains tendues vers un secours improbable. Elle regarda ses paumes: une entaille laissait s'échapper un minuscule filet de sang, qui glissait sur sa main, et traçait un sillon.

Soudain les bruits revinrent, et ce fut un vacarme terrible. Des hurlements partout, des gens ensanglantés cherchant à s'asseoir, des corps inertes sous les restes de la façade, des manifestants voulant se mettre à l'abri, enjambant les débris; des détonations, des sirènes, et le bruit des courses sur les dalles de pierre, sur le parvis. Elle observait tout cela sans comprendre. Il y eut alors une chose étrange. Le chaos se dissipait, les cris se taisaient, on entendait encore gémir, mais très faiblement, et il y eut cette absence, cette sorte de béance dans les consciences qui se fit jour, un trou, ou plutôt une masse, une volonté inamovible, qui empêcha la fuite. Elle vit la foule massée, compacte, tandis que les CRS récupéraient les corps inertes des collègues renversés par la déflagration. Alors qu'il aurait fallu fuir, se cacher, se terrer et revoir encore dans ses rêves les poussières des chairs éparpillées par la bombe, les manifestants restèrent, puis

reprirent leurs slogans, leurs cris, mais cette fois plus de sourire, plus de nonchalance, seulement des visages gris, tirés par la colère. Comme si la bombe explosée n'avait été elle-même qu'une hésitation, une sorte de rêve, un reflet de lumière dans un miroir, qu'on aurait pris pour un éclair. Comme si cette femme morte en manteau marron, ne pouvait changer leur marche en avant.

Elle vit que l'hésitation gagnait les CRS, les boucliers remuaient, ils n'étaient plus si compacts, plus si serrés, ce n'était plus cette muraille sur laquelle la poussette avait échoué, c'était des boucliers uniques pris par une transe, un tremblement impossible à contraindre. Dans la gare, quelques-uns se mirent à courir, à chercher une autre sortie; mais la plupart restèrent, spectateur avides et conscients que quelque chose, là, en face d'eux, que quelque chose se produisait, quelque chose d'inhabituel, d'insensé. C'était sous les yeux même d'Elle, elle qui dormait un instant avant sous les taches vertes, bleues et grises du voyage, c'était en train de se produire, et le spectacle la fascinait, la délivrait d'elle-même. Quelques lumières commencèrent à vaciller au premier plan de la foule: des portables filmaient la scène, et cela faisait des petits cadres irréels, lumineux et colorés, au filtre desquels les événements prenaient une importance nouvelle.

Elle contemplait la scène, mais son corps déjà était pris par l'instinct de fuite: elle se tournait vers le fond de la gare, l'espace d'un regard jeté par hasard, vers les voies où elle pensait pouvoir trouver une autre sortie, loin de la manifestation; elle faisait quelques pas en arrière, voulait garder les yeux tournés vers

l'extérieur. La foule semblait grossir, elle faisait de plus en plus de bruit, et Elle percevait la scansion des slogans, les sifflets. Elle faillit se prendre les pieds dans une valise abandonnée, mais retrouva l'équilibre. Autour d'elle, de nombreuses personnes restaient, certaines même voulait sortir et rejoindre les clameurs en déblayant les bouts de verre éparpillés. A ce moment elle vit l'homme du train, elle vit celui qu'elle avait nommé, mais ne se souvenait plus de ce nom qu'elle avait pourtant répété si longtemps avant de s'endormir. Cette absence momentanée la retint dans la gare, un moment encore, et elle allait enfin remuer les lèvres et dire ce beau nom de Jan qu'elle venait de retrouver, quand les troupes firent irruption derrière elle.

Elles déferlaient par grappes bleu nuit de toutes les entrées de la gare, par derrière, sur les côtés, par la grande bouche du métro, en dessous. Les spectateurs avaient un mouvement de recul, ils se resserraient, s'écartaient du passage. L'un des policiers cria qu'il fallait sortir, mais lancé en pleine course son cri se perdit dans l'espace vide, où personne n'osait plus bouger. Elle renonça à fuir par l'arrière, et se rapprocha du groupe dont elle s'était détachée; de là, elle voyait les fumées des gaz lacrymogènes s'élever, le mouvement convulsif de la foule qui s'écarta et créa un espace vide encore plus important en haut de la place, et elle voyait, en contrebas, Jan, debout, les bras relâchés le long du corps. Elle devinait une sorte de petit sourire inquiétant sur ses lèvres.

Le touriste anglais se mit alors à crier "This way! This way!" en faisant de grands gestes avec ses bras. Il montrait les escaliers

et voulait que le groupe y descende. Sa femme le suivit immédiatement, il sembla à Elle qu'elle pleurait un peu, et bientôt le petit groupe dévalait les escaliers jonchés de morceaux de vitre. Elle fut la dernière à se trouver en bas, et elle voyait à présent plusieurs personnes à terre, se tenant le visage, la tête entre les mains, ou les doigts crispés sur une jambe ensanglantée. Elle continua un peu plus loin, puis s'engagea avec les nombreuses personnes qui avaient décidé de sortir, vers la place. L'air chaud balaya son visage, et soudain elle vit Jan si près d'elle, si grand et sombre, elle le vit s'approcher et poser l'une de ses grandes mains sur son visage, qui lui disait qu'il fallait qu'elle se couvre la bouche, qu'elle ferme les yeux, parce que le gaz lacrymogène était entraîné par le vent vers eux.

La main de Jan était chaude et sèche, mais Elle ne put réprimer sa surprise, et se dégagea d'un mouvement brusque. Elle suivit pourtant le chemin qu'il désignait, alors qu'il l'engageait en appuyant légèrement sur le haut de son dos à baisser la tête. Le souffle d'Elle était court, le gaz lacrymogène irritait ses yeux et sa langue; ils s'arrêtèrent bientôt, et elle pu reprendre un peu la mesure des événements. Elle ne voyait pas la scène, elle entendait seulement des cris, des bruits de pas, elle devinait des chocs; soudain elle crut entendre des coups de feu, et se recroquevilla dans un sursaut. Jan lui dit qu'il fallait qu'ils courent encore un peu, mais qu'il ne fallait pas qu'elle panique, "c'est pas des coups de feu, c'est les pneus qui éclatent. Regarde! Ils mettent le feu aux bagnoles!". Elle jeta un rapide coup d'œil par dessus le banc de béton derrière lequel ils s'étaient réfugié tous

les deux: trois, peut-être quatre voitures brulaient, leurs flammes jaunes crachaient une fumée noire et épaisse; elle distinguait encore les manifestants et les forces de l'ordre qui restaient sur leurs positions, et elle eut peur face à ce spectacle de guerre civile. Mais déjà il fallait courir, s'éloigner, se cacher.

*

Ils avaient remonté une grande rue, d'abord en courant vraiment, puis simplement en pressant le pas. Leurs souffles étaient courts. Les sons qui venaient de la place devenaient de plus en plus inaudibles. Elle jetait des regards furtifs alentours, elle voulait tout à la fois, regarder avec ses yeux neufs, avec ses yeux de femme qui n'a jamais vu Paris, mais aussi comprendre et se repérer comme cherche à le faire une bête traquée, chercher les indices de l'émeute en train de se produire. La plupart des commerçants étaient sortis de leurs magasins, quelques uns parlaient entre eux, d'autres restaient sur le perron. Leur calme inquiet contrastait avec la fureur de la foule. Elle regardait le dos de Jan, toujours devant elle, la guidant bientôt dans les méandres des rues transverses. Elle se demandait où cette fuite allait la mener, quand leur chemins allaient se séparer. Elle tentait d'imaginer leurs adieux, mais ça lui était difficile, elle pensait qu'ils venaient de vivre quelque chose ensemble, un évènement fort, violent, presque comme une étreinte, furtive.

Elle était partagée entre admiration et crainte, parce qu'il semblait savoir quoi faire, quand elle ne parvenait même pas à se rendre compte du chemin qu'ils avaient parcouru. Ils débouchèrent d'une petite rue sur une église, et Elle pu voir

qu'elle était boulevard Montparnasse. A gauche, elle voyait les cars de CRS garés en ordre serré, et les hordes de policiers qui reculaient. Ils étaient au départ à peine visibles, et bien vite ce fut la débandade, les premiers manifestants parvinrent au carrefour, les flics faisaient des petits pas pressés vers l'arrière, en se couvrant du mieux possible de leur boucliers, pour ceux qui en avaient. "C'est pas bon" dit Jan, et Elle le regarda dans les yeux cette fois, parce qu'elle voulait voir si le sourire qu'elle avait cru sentir plus tôt était encore là. Jan ne souriait pas, ses sourcils étaient froncés, l'air inquiet, concerné, sur le vif.

Le ronflement des moteurs et les coups de sirène des cars de CRS arrivant en renforts de la droite les firent s'écarter de la rue et s'engouffrer dans le petit jardin de l'église; le premier car fit un crissement de pneu énorme, et heurta quelque chose, un manifestant, un policier, personne ne savait, mais les cris durent redoubler, et Jan se tourna vers Elle: "Tu sais où aller?". Elle le regarda avec incompréhension, dans un mouvement très bref, ses yeux cherchant instinctivement à voir ce que le car avait heurté à l'instant. Y avait-il des morts? "Bon. Viens alors." Jan pris Elle par l'avant bras, il serra un peu trop le membre frêle, mais elle était sous le choc de ces événements qu'elle ne pouvait prévoir, et ne sentit presque rien. Elle qui voulait voir le monde, elle qui s'était extirpée d'un cocon dont elle avait ressenti si soudainement l'étroitesse, elle voyait le monde s'effriter dans les flammes, dans les cris, les coups, les rafales bientôt, les sirènes hurlantes.

La nuit tombait déjà, il était six heures, la clarté diminuait, les bruits au loin aussi. Il y avait un répit, comme s'il avait fallu

repandre son souffle, repandre haleine avait de relancer la course. Elle et Jan s'arrêtèrent près d'un bar qui avait poussé le son d'une chaîne d'information, qui repassait en boucle les mêmes images: la femme et sa poussette, sa course, l'explosion, la colère des manifestants, les charges, les assauts, les jets de pierre, de poubelles, d'armatures d'arrêt de bus, de grenades lacrymogènes, le recul des CRS acculés, forcés de battre en retraite, les cris de joie et d'horreur des gens qui continuaient leur vacarme, les têtes et les mains ensanglantées au milieu d'une constellation de verre brisé. Le journaliste gardait un air très sérieux en commentant les scènes, et balayait rapidement les premières suspicions: pour la police, ce ne pouvait être Al Qaïda, à cause des méthodes, mais aussi des communiqués de revendication qui parvenaient par paquets aux rédactions du pays. Visiblement aucun analyste n'osait intervenir, jusqu'à ce qu'un vieux se résolve à montrer la donnée brute.

Assis sur sa chaise haute, bien droit, bien maquillé, au bout de son bras tendu tremble une feuille imprimée; la mise au point de la camera se fait rapidement; soudain on peut lire ce qui est une déclaration de guerre, une guerre civile, un discours rapide sur le thème de la révolte populaire. Elle, à l'extérieur, commença à grelotter, baissa un instant la tête et cala ses deux petites mains presque sous ses aisselles. Jan commença un geste pour visiblement offrir son manteau à la petite chose blanche, mais se retourna comme surpris, avant même de l'avoir fait, de nouveau absorbé par l'écran, parce qu'apparemment du remous, d'autres événements, des images chocs, des mots forts surgissaient du poste de télévision. Elle s'écarta alors de l'entrée

du bar, pensant qu'un peu de mouvement la réchaufferait un peu, et regarda la rue, vacillant un peu à cause de la hauteur des immeubles autour d'elle. Elle n'arrivait pas à savoir dans quel quartier elle était, n'arrivait pas à trouver les plaques des noms de rue, ou une station de métro. Elle s'éloigna un peu du bar, tandis que Jan s'était rapproché de l'intérieur.

Elle titubait un peu à regarder vers les toits, peu habituée à se tordre la nuque à ce point. Quelques fenêtres jaunes de lumière s'étaient déjà allumées, mais la plupart restaient grises. Elle ne s'en n'était pas encore rendue compte, mais le trafic des voitures était dense: même seule à se promener sur le trottoir, balayant le décor de son regard, le bruit et les mouvements incessants autour d'elle l'empêchaient de se concentrer vraiment, d'analyser, de passer en revue ces appartements qu'elle avait voulu voir, et qui étaient en grande partie la raison de sa venue. Ce quartier ressemblait à n'importe quel centre-ville de ville moyenne, malgré la hauteur des immeubles: elle fit une petite moue, mais devinait les rues se profilant à perte de vue, et parvint à amoindrir la déception en se disant qu'elle se trompait à se considérer au centre de la ville. Ses pensées l'amenaient à chercher du regard un monument original, une statue, une église, une plaque sur un mur, et l'éloignaient sensiblement du bar, jusqu'à le perdre de vue. Elle oubliait presque tout.

Sa vie avait été en jeu, sa vie à lui, à son enfant, à qui elle n'avait pas pensé, pas depuis la gare, depuis longtemps, depuis des siècles. Au tournant de la rue, le remords l'avait saisie: elle s'en voulait de s'être laissée happée par les événements, d'avoir continué à regarder, de s'être enfuie en tenant le bras d'un

inconnu. Elle savait que Jan n'était pas un mauvais homme, il l'avait aidée; mais ce sentiment de culpabilité, d'avoir vécu pour elle et non plus pour lui, grossissait comme une tâche d'encre sur un buvard. Elle ne pensait plus aux événements sous l'effet de la surprise, mais en se répétant qu'elle était une mauvaise mère, une mauvaise personne. Jan contrastait avec ces reproches, par son attitude qu'elle eut dite sortie d'un film: ce contraste même la sortit de ses atermoiements. Elle marcha à rebours, glissant sur le trottoir, le long des pierres sales.

Elle ignorait à peu près tout des murs qui l'entouraient, des pierres taillées et entassées qui faisaient la panoplie des foyers parisiens. Elle eut du mal à reconnaître le café qu'elle avait quitté, un instant plus tôt, à peine quelques minutes. Jan était toujours là, au pas de la porte, la main gauche appuyée contre le mur, son corps entier déployé et tendu vers le poste de télévision, dont le son avait été poussé plus haut encore, pour tenter de reprendre le dessus sur les voix qui s'élevaient. Elle admirait la silhouette élancée, la longueur des jambes, l'épaisseur des bras, l'ampleur du torse qu'elle devinait à travers le manteau ouvert. Il parlait fort avec un vieux à moitié tourné vers lui, avec qui visiblement il n'était pas d'accord; Elle voulut alors regarder à l'intérieur, voir les visages de ces voix de plus en plus sonores et graves. Mais c'est son propre reflet, dans la vitrine du café, qu'elle rencontra en premier, un reflet difficile à saisir pourtant, mais si éteint, si usé par les lumières blanches et jaunes de la ville, si éloigné de la vitesse autour d'elle, des gesticulations de l'intérieur du troquet, qu'elle ne pu s'empêcher de le fixer, de le chercher, d'en faire le détail.

Elle ne parvenait pas à saisir ses propres traits, mais elle avait cette impression désagréable que le coin de ses yeux étoilait en rides nombreuses, que ses yeux eux-mêmes creusaient dans son visage deux petites fosses tressées de veines bleuâtres, parmes, violacées, et elle sentait l'humidité de ses vêtements, imbibés de sueur malgré le froid, frôler son dos. La course, la fuite l'avait fatiguée, mais son souffle s'était apaisé. Le tissu moite était glacé, et venait toucher de temps en temps la courbure de ses reins, la faisant sursauter, lui rappelant la manifestation, la violence de son entrée dans Paris. Que pensait Jan? Sentait-il lui aussi la morsure mouillée de sa chemise sur son dos? Avait-il ce même tressaillement? Elle regarda dans le bar, et l'observa un long moment.

Il restait les yeux rivés sur l'écran, se raidissant parfois sous l'effet de la surprise de telle ou telle annonce, il posait sa main sur le bar, son pouce s'appuyait en dessous, c'était comme s'il voulait en arracher un pan entier. Les autres faisaient du bruit, certains même avaient des mots; le patron restait les doigts posés sur la tireuse à bière, le torchon sur l'épaule, et regardait aussi la télévision, du coin de l'œil, visiblement préoccupé, mais on ne savait par quoi, entre les événements qui défilaient sur l'écran et les voix qui s'échauffaient tout à côté. Jan était à l'écart d'un groupe de cinq ou six habitués, il se tenait plus près de la sortie que de la télévision, comme s'il prévoyait de reprendre sa course à travers les rues, comme s'il s'apprêtait à fendre le froid de la nuit tombante, vers des barricades improbables. Elle sentit la chaleur puante des corps, du mauvais vin et de la mauvaise

bière se coller à elle, et elle réprima l'envie de s'écarter à nouveau.

"C'est exactement ce que je dis. On peut pas laisser ça comme ça. Y'a forcément quelque chose à faire! - C'est sûr, c'est sûr, mais c'est facile pour toi, t'as pas de famille... t'as pas de crédit sur le dos. Alors engage-toi si tu veux, moi je bougerai pas d'ici. - Non mais attends ça veut dire quoi ça? Tu crois que j'y vais parce que j'ai rien à perdre? Putain les gars... On a tout à y gagner, merde! - Je suis d'accord avec lui. C'est facile pour toi. - Putain... vous me dégoûtez les mecs. Non mais t'as vu ce qu'ils font, t'as vu..." Jan observait, en même temps qu'Elle le rejoignait, la discussion. Les bulletins d'alerte se succédaient, on commençait à compter les blessés, et les morts n'allaient pas tarder. On devait discuter partout dans la capitale, chacun devait donner son avis, il devait bien y avoir quelques petits drames où l'on se découvrait différents, mais ce n'était que la concertation avant l'engagement, avant les choix véritables. Elle regardait Jan plonger ses yeux décidés dans ceux encore hésitants des autres hommes, face à lui. Il restait parfaitement immobile, mais Elle, prise dans le magnétisme de son silence, percevait déjà la colère, la rage, les hurlements, les coups, le souffle de nouveau court.

Plus elle s'approchait et plus elle percevait cet élan imperceptible que semblait prendre le corps de Jan. Plus que jamais il avait cette beauté sombre, celle des films de guerre; plus que jamais il était terrifiant de certitudes. Elle ne comprenait pas ce qui se jouait, mais le jeu paraissait dangereux: elle eut ce mouvement de recul qu'elle s'était empêchée de faire peu avant, et Jan, en

voyant le geste, détourna enfin son regard de l'intérieur du bar, et la regarda, elle, comme avec une curiosité nouvelle, comme si elle était un fait nouveau rattaché aux événements dont la télévision, de chaînes en chaînes, se faisait l'écho. Il la regardait comme une étrangère, comme si elle avait été posée là par inadvertance, mais il se raccrocha à ses souvenirs, la manifestation, la fuite, sa main qui l'avait protégée. Il ne tenta pas de lui sourire, même si elle paraissait trembler de peur.

Elle regardait cet homme dont elle ignorait tout, elle le regardait comme elle l'avait fait des dizaines de fois depuis leur rencontre, mais elle ne voyait plus ce qui l'avait rassurée, et elle eut une pensée étrange, qu'elle n'eut pas le temps de comprendre: elle voyait un homme, mais ce n'était pas un homme; c'était une violence drapée de chair d'homme, c'était un feu bouillant contenu dans une prison de glace, dans ses yeux dansaient des diables, et ses mains restaient immobiles et sèches. Jan regardait cette chose pâle le dévisager, avec une expression de peur et de dégoût qu'il n'avait jamais vu provoquée par lui. Ils plongeaient leurs yeux l'un dans l'autre, aucun des deux ne comprenant réellement ce qu'il voyait.

La télévision hurla quelque chose, puis une mire apparut, en fond de ce face à face. Elle rompit l'hypnose où ils se tenaient l'un l'autre, d'une volte-face brusque, puis Elle se mit à courir, le long du trottoir, sans autre horizon que les rues inconnues, qu'elle voulait avaler sous ses pieds comme pour pouvoir les recracher sa course achevée. Jan fit quelques pas hésitant vers cette silhouette affolée, tendant une main molle comme pour la

saisir; il laissa retomber cette main en regardant l'ombre se fondre dans la lumière muette des réverbères.

5.

Elle avait couru, longtemps. Elle ne savait plus où elle était, quel quartier l'entourait.

Et puis il y eut l'explosion, le souffle, la poussière, la tête qui heurte le sol et Elle, étendue, perdant conscience le temps de ce battement de cœur, les détails ne s'effaçant pas petit à petit, mais disparaissant d'un seul coup, happés, vidés d'un trait jusqu'au réveil, un mois, deux mois, trois mois plus tard, quatre peut-être, la tête embrumée. Les occasions ratées, les choses à venir, tout ça n'existait plus. Toutes les possibilités, réduites à néant.

L'infirmière avait allumé la télévision, le calme était revenu. Elle, froide, avait oublié, oublié les gestes, les visages, les pas, les lumières. Elle devait rentrer, avec ce goût qui ne la quittait plus, ce goût de fer au fond de la bouche, ce goût de sang, cette impression qu'il est trop tard, sans doute, que les choses ne l'ont pas attendue. On la transporte, on la met dans un taxi, et elle dort le long du retour.

Il n'y avait plus rien. Le taxi l'avait ramenée, de Paris à la gare. Elle avançait vers chez elle, elle esquivait les ombres, glissait dans la rue déserte. Avait-elle changé depuis la dernière fois? Les maisons s'alignaient toujours en rang serré, des fleurs fanaient sous le soleil de septembre, quelques touffes d'herbe encore verte échappaient à la brûlure. Elle vit l'immeuble au

bout, et penchait légèrement la tête pour voir par dessus ses lunettes les couleurs véritables de ce qui était, encore, chez elle. Quelques feuilles craquaient sous ses pas, pétrifiées et rendues fragiles par la chaleur de l'été bientôt passé.

Elle parvint à l'entrée de l'immeuble rapidement. Elle composa instinctivement le code d'entrée, et s'étonna d'avoir gardé ses automatismes. Elle frotta ses chaussures sur le paillason usé, presque entièrement dégarni, et voulut dire quelque chose, un mot peut-être entendu dans un film, ou lu quelque part, mais resta muette. Alors qu'elle pressait le bouton de l'ascenseur, elle vit que sa boîte aux lettres débordait de prospectus et de factures. Elle fut rassurée d'avoir à redescendre pour l'ouvrir. Elle prit les quelques feuilles de papier glacé qui dépassaient, jeta un rapide coup d'œil, les replia négligemment et les glissa dans la petite corbeille de fer verte suspendue au mur. La porte de l'ascenseur s'ouvrit.

Elle ne se reconnut qu'à demi dans la glace légèrement teintée qui lui fit face. Ses traits étaient tirés, ses cheveux étaient secs, en désordre, ses épaules étaient basses, et elle devinait, sous la blouse citron en coton qu'elle portait, la pointe de ses petits seins affaissés. Elle tourna le dos à cette image qui n'était pas elle, et qui lui semblait monstrueuse, flasque, repoussante. Elle refusa la froideur de ce corps gris qu'accentuait le jaune de son haut. Elle eût un haut-le-cœur quand l'ascenseur s'arrêta. La porte s'ouvrit, les paumelles des portes grinçant légèrement. Elle quitta le halo étrange des spots du plafond de la cabine, pour la pénombre de la cage d'escalier. La minuterie devait être en panne: les lumières ne s'allumaient que lorsqu'elle pressait le bouton de la

veilleuse. Elle parvint cependant à trouver la serrure de la porte, presque à tâtons, grâce à la petite lucarne au milieu de l'escalier d'où perçait la lumière extérieure, blanchie par les murs, et parce que le souvenir des gestes lui revenait vite.

Quand elle poussa enfin la porte, elle eut un mouvement de recul. Une odeur âcre de moisissure surgissait de l'appartement, désert depuis des mois maintenant. Elle se souvint, comme un remord, qu'elle était partie sans rien ranger, en laissant tout en plan, les poubelles pleines, le lit défait. Elle faillit vomir alors qu'elle se forçait à ouvrir plus grand la porte. L'odeur se plaquait sur ses narines, sur son visage, sur ses mains qu'elle mit devant la bouche, elle passait à travers sa chair et devenait bientôt comme un brouillard invisible. Elle reprit son souffle un instant, tournée vers la cage d'escalier, puis bientôt entra dans l'appartement, le pas rapide et décidé vers la fenêtre de son salon, où elle ouvrit la fenêtre en grand. L'air ardent s'engouffra aussitôt.

Tout était comme elle l'avait laissé, mais une fine couche de poussière recouvrait tout. Les trois livres de la bibliothèque étaient restés sur le guéridon, comme à l'attendre. Elle pensa qu'elle pourrait les lire avant de les rendre, se sentant soudainement prête à revivre ici, comme si rien ne s'était passé. Elle repensa aussi à ce qu'elle avait pensé, au tout départ, à cette idée de liberté qu'ils représentaient, ce côté abouti, fini, l'accomplissement fictif, leur aspect inoffensif et complet. La chaleur extérieure corrodait l'air puant de la pièce, remué par le courant d'air qu'Elle avait provoqué en ouvrant la fenêtre de la cuisine. Blême, elle regardait la poubelle restée entrouverte, au

pied de l'évier. Elle enfila, toujours pâle, les gants de ménage qui étaient dans le placard bas, et réussit en éloignant la tête le plus possible de ses mains, à replacer le couvercle. Elle pensa descendre immédiatement jeter la poubelle entière dans le grand conteneur, en bas, mais pensa qu'il valait mieux faire le tour de l'appartement, pour tout jeter en une seule fois. Elle déroula un grand sac poubelle, fouetta l'air en le dépliant. De la sueur commençait à perler sur son front. La chaleur devenait insupportable.

Une voiture passa, et la fit sursauter. Elle voulait se dépêcher, mais elle avait soudain le visage brûlant, et la gorge sèche. Elle fit couler de l'eau à l'évier, pencha sa tête sur le côté d'un mouvement vif qui fit tomber ses cheveux sur le côté de son visage et, tenant de la main sa chevelure fragile, elle ferma les yeux, alors que le liquide lui rafraichissait les lèvres, la bouche, la langue. Elle bu longtemps au filet d'eau qui coulait ensuite en larmes, le long de sa joue. Elle repensa à ce qu'elle avait vécu, mais l'eau soudain lui fit presque mal, elle était trop froide, ses lèvres étaient presque engourdies. Elle repensa au moment où elle avait découvert qu'elle était enceinte, les yeux écarquillés fixant l'eau qui coulait toujours. Elle était soudain prise de remords, elle avait oublié quel centre aurait dû être le sien, elle avait préféré les événements extérieurs à la concentration qu'exigeait sa condition nouvelle.

Elle eût tout à coup mal à la tête, cela faisait comme un bourdonnement, un grondement sourd qui lui contraignait la nuque. La douleur insoutenable la prit par surprise. Elle se redressa avec peine, posa à plat ses mains sur les rebords de

l'évier. Elle ne savait si c'était le mauvais air qui la prenait, si c'était le sang qui lui était monté à la tête, à être trop restée courbée. Elle posa une main sur son front, appuyant comme pour écraser cette douleur qui grandissait, qui perçait son crâne de part en part. Toutes ses idées se heurtaient, les souvenirs, les sensations, tout se déformait, se déplaçait, elle perdait pied. Elle revoyait Paris, elle le revoyait, lui, revoyait les visages, les mouvements de la foule, elle sentait les odeurs des cafés, les bruits de la ville, le pas cadencé sur le pavé luisant, et tout se mélangeait, et rien n'avait plus d'ordre. Elle tituba vers la salle de bain, elle réussissait à vouloir de l'aspirine, un somnifère, quelque chose qui la soulagerait. Elle traversa le couloir en s'appuyant contre le mur, heurta un cadre qui se brisa à terre en copeaux de verre, mais continua jusqu'à la salle de bain, dépassant la chambre sans regarder. Elle arriva enfin face à sa pharmacie, elle prit les tubes, les ouvrit fébrilement, elle fit tomber la moitié dans l'évier, croqua dans la grappe de comprimés qu'elle tenait dans sa main, le bruit qu'ils firent sous ses molaires redoublèrent la douleur, elle but au robinet, et elle finit par tomber, inconsciente.

*

Quand elle reprit conscience, le bourdonnement dans ses oreilles n'avait pas cessé. Elle mit sa main sur son front brûlant, puis sur son ventre, qui lui parut glacé. Elle se releva, péniblement, pour aller jusqu'à sa chambre, pour s'allonger sur le lit. Sa main ne lâchait plus son ventre, l'autre frôlait le mur alors qu'elle remontait le couloir. Elle parvint enfin à la chambre. La lumière dure perçait à travers les volets. Son pied écrasa un

morceau du cadre qu'elle avait fait tombé, mais elle ne regardait pas au sol, elle tentait de voir à travers la pénombre.

Elle vit alors la tâche brune, asséchée et puante, au milieu du lit, et elle se rappela son cauchemar, ce cauchemar des premiers jours, elle se rappela la chute, ce qui avait cédé, elle revit un instant la cire rouge à ses pieds. Elle repensa à ce qu'elle avait fait jusqu'au pas de cette porte, qu'elle ne pût franchir.

Enfin elle eût un petit cri de douleur, un son presque inaudible, mais c'était sa voix, un étonnement coupé par l'horreur, parce qu'elle prenait enfin conscience de ce qui s'était passé, cet après-midi là, ce qui l'avait décidé à changer, à fuir. Son corps s'affaissa, heurta le sol, les lames de verres du cadre percèrent la peau de ses jambes, glissèrent dans sa chair, il y eut du sang rouge qui coula, un sang vermeil lourd, pâteux, presque irréel. Elle était allongée, parfaitement immobile tandis que le sang se répandait sur le parquet, elle ne bougeait plus. Son corps inerte faisait comme un drapeau blanc et rouge chiffonné à terre, Elle serrait son ventre dans ses doigts raidis, elle n'avait presque plus forme humaine. Sans raison, elle tourna la tête vers la lumière jaune qui flottait dans le cadre de la fenêtre. Elle trouva les couleurs belles, dans cette sorte de rectangle immaculé, homogène, centré, parfaitement limité à lui-même. Elle gardait les traits placides, elle ouvrait finalement les yeux, des yeux brouillés de larmes à force de ne pas cligner des paupières, et elle se dit enfin que tout cela n'avait jamais servi à rien. Le monde tourna quelques instants encore, et ce fut enfin le silence.



Attribution-NonCommercial-NoDerivs 3.0 Unported

You are free:

- to Share - to copy, distribute and transmit the work

Under the following conditions:

- Attribution. You must attribute the work in the manner specified by the author or licensor (but not in any way that suggests that they endorse you or your use of the work).
- Noncommercial. You may not use this work for commercial purposes.
- No Derivative Works. You may not alter, transform, or build upon this work.

For any reuse or distribution, you must make clear to others the license terms of this work. The best way to do this is with a link to this web page.

Any of the above conditions can be waived if you get permission from the copyright holder.

Nothing in this license impairs or restricts the author's moral rights.